BnF Gallica

Les pommiers en fleur : idylles de France et de Normandie / Émile Blémont

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Blémont, Émile (1839-1927). Auteur du texte. Les pommiers en fleur : idylles de France et de Normandie / Émile Blémont. 1891.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Bibliothèque nationale de France

-

Direction des collections

-

Département Littérature et Art

Bibliothèque nationale de France -- Paris

Direction des Collections

A l'exception des reproductions effectuées pour l'usage privé du copiste, les œuvres protégées par le code de la propriété intellectuelle ne peuvent être reproduites sans autorisation de l'auteur ou de ses ayants droit.

Dans l'intérêt de la recherche les utilisateurs de la présente microforme sont priés de signaler au département de la Bibliothèque nationale de France qu'ils entreprendraient et publieraient à l'aide de ce document.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Coupons la couverture

EMILE BLÉMONT

LES POMMIERS EN FLEUR

IDYLLES DE FRANCE ET DE NORMANDIE

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
11, RUE DE GRENELLE, 11

1891

LES

POMMIERS EN FLEUR

8° Ye
2666

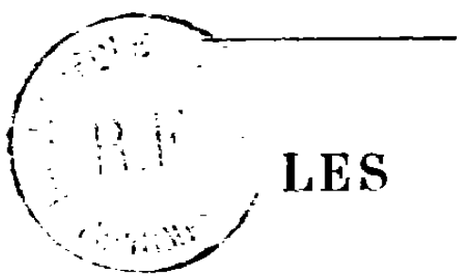
DU MÊME AUTEUR

Contes et Féerie . . . . . 1 vol.
Le Jardin enchanté . . . . . 1 vol.
Poèmes d'Italie. . . . . 1 vol.
Poèmes de Chine . . . . . 1 vol.
Portraits sans modèles . . . . . 1 vol.
La Prise de la Bastille. . . . . 1 vol.
Wattignies . . . . . 1 vol.
Le Porte-Drapeau . . . . . 1 vol.
Le Chant du siècle. . . . . 1 vol.
Molière a Auteuil (*avec Léon Valade*). . . . . 1 vol.
Le Barbier de Pézenas (*do*) . . . . . 1 vol.
La Raison du moins fort (*do*). . . . . 1 vol.
Visite a Corneille. . . . . 1 vol.
Roger de Naples. . . . . 1 vol.
Esquisses américaines. . . . . 1 vol.
Le Livre d'or de Victor Hugo . . . . . 1 vol.
Esthétique de la Tradition. . . . . 1 vol.

Tous droits réservés.

Sceaux. — Imprimerie Charaire et fils.

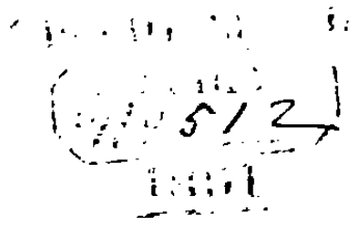
ÉMILE BLÉMONT



LES POMMIERS EN FLEUR

IDYLLES DE FRANCE ET DE NORMANDIE

LES MATINS D'OR ET LES NUITS BLEUES
CHANSONS DES CHAMPS
LA PLAGE ET LA FALAISE



PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
11, RUE DE GRENELLE, 11

1891

LES

MATINS D'OR ET LES NUITS BLEUES

LES

MATINS D'OR ET LES NUITS BLEUES

I

INVOCATION

1er mars.

Voici bien longtemps que dure
La froidure,
Et que l'hiver nous fait voir
Tout en noir.

Ciel, rends-nous les vertes branches,
Les pervenches,
Et la petite chanson
Du pinson!

Dans la grande apothéose
Bleue et rose,
Mêle à la douceur du nid
L'infini!

II

NAISSANCE DU PRINTEMPS

Avec son bouquet de fleurs étoilées,
Ses jolis rayons et ses giboulées,
Quelle grâce il a, quel charme enfantin,
Le Printemps qui naît dans l'or du matin!

Sous son petit air si tendre, si frêle,
D'oiselet frileux essayant son aile,
Il fait fuir le froid vers d'autres climats,
Et pour s'en moquer se poudre à frimas.

O Printemps charmeur, légère âme blonde,
A ton rire clair rajeunis le monde !
L'abeille s'éveille et cherche son miel :
Ouvre-lui la fleur, ouvre-nous le ciel !

III

Tout renaît : tu peux éclore.
Comme au paradis premier.
Fraîche fleur d'aube et d'aurore.
Fleur divine du pommier!

Gonfle-toi de verte sève,
Et sors de ton corselet,
Rose comme le sein d'Ève
Sous une goutte de lait!

IV

LES VERGERS

Printemps, printemps, joli printemps!
La mère et l'enfant sont aux champs :
Le jeune enfant, la jeune mère,
Sous la caressante lumière
Et parmi les souffles légers,
Sont entrés dans les frais vergers,
Dans le féerique et doux royaume
Où tout danse, étincelle, embaume,
Où, sur les arbres constellés
Les oiseaux chantent, rassemblés;

Et la mère, inclinant les branches,
Rit; et vers leurs étoiles blanches,
L'enfant lève ses bras en l'air;
Et l'amour allume un éclair
Dans les yeux de la tendre femme,
Qui se murmure au fond de l'âme :
— Nos chers enfants, trop tôt grandis,
Devraient toujours rester petits
Sous l'or de leurs tresses soyeuses;
Et toujours les mères joyeuses
Devraient te retrouver aux champs,
Printemps, printemps, joli printemps!

V

SECRET DE FLEUR

Sur sa fine tige en houlette,
La violette
Tremble dans l'herbe du bois vert,
Le cœur ouvert.

Elle a pour âme une odeur douce,
Comme la mousse
D'où son rêve silencieux
S'élève aux cieux.

Ton secret, rêveuse divine,
Je le devine :
C'est que le soleil et l'amour
Sont de retour.

VI

A UNE PARISIENNE

Paris, ma charmante, a son prix :
Mais si l'on peut quitter Paris,
Il faut s'enfuir au mois des roses ;
Par les champs alors, par les monts,
Il faut, loin des pâles névroses,
Humer l'air vif à pleins poumons.

Partons un beau jour! Cherchons vite
Un doux nid sous la clématite,
Dans quelque village ignoré!
C'est dit! Nous boirons de bonne heure
Le lait de notre chèvre, au pré
Que la fine hirondelle effleure.

Dans une odeur de fenaison,
Nous reviendrons à la maison.
O le bruit frais de la feuillée,
Qu'une brise berce un instant.
Sous la fenêtre ensoleillée
Où tu te peignes en chantant!

A midi, nous serons à table.
Repas simple mais délectable :
Du cresson, du cidre, des œufs.
Après quoi, repoussant nos chaises,
Nous irons au bois, si tu veux,
Nous cueillir un dessert de fraises.

Tu respireras en chemin
Le chèvrefeuille et le jasmin :
Puis, laissant gambader les lièvres,
Tu diras un mot gracieux
Aux fleurs s'ouvrant comme des lèvres.
Aux fleurs s'ouvrant comme des yeux.

Le ciel, l'eau, les plantes, les bêtes,
Mêleront à nos humbles fêtes
La suprême sérénité.
Nous retrouverons sous les branches
L'Appétit, ce jeune effronté
Qui montre à l'Amour ses dents blanches.

Plus de journaux, plus de romans,
Plus de querelles d'Allemands!
Nous désapprendrons l'écriture;
Et nous ne ferons rien, mais rien,
Que cheminer à l'aventure,
Aimer, dormir, et manger bien.

Dormir, aimer, manger et boire,
Le bonheur n'a pas d'autre histoire;
Soyons heureux, ma mie, ô gué!
Sans plus nous mettre à la torture,
Laissons notre esprit fatigué
Se retremper dans la nature!

Sous le chêne, où, le soir encor,
Luit l'antique faucille d'or,
La source, en pleurant, te réclame;
L'oiseau-fée y chante; et parfois
Nous pourrons là, du bleu dans l'âme,
Oublier le siècle à sa voix.

Nous verrons l'aurore irisée
Rire et danser dans la rosée;
Et lorsque pâliront les cieux,
Sur le sein de la Nuit sans voiles
Ruissellera, silencieux,
Le scintillement des étoiles.

Imprégnons-nous d'air libre et pur,
De soleil, de céleste azur!
Demain, le noir Destin, peut-être,
Plus implacable et plus moqueur,
Par la porte ou par la fenêtre
Reviendra nous frapper au cœur.

VII

DÉPART

Adieu, Paris,
Ville aux murs gris!
Jusqu'à l'automne,
Je t'abandonne.

Je vais un peu
Voir le ciel bleu,
Et si l'aurore
Se lève encore.

Lorsque l'hiver
Au cœur de fer
T'aura reprise,
O cité grise,

Je chanterai
L'été doré,
En représailles
De tes grisailles.

VIII

FORGES

De la lisière des futaies,
Je vois, parmi le ciel léger.
Forges, ses murs blancs et ses haies,
En pente douce s'étager.

Comme tout est frais et tranquille!
D'ici je n'entends même pas
Les bruits que la petite ville
Doit faire en remuant là-bas.

On dirait la lyre d'Orphée,
Quand vibre ce bois ancien,
Où, sans doute, une jeune fée
Enchaîne un vieux magicien;

Et grâce à la belle sirène,
Grâce au bon sorcier, dès demain
Il se peut qu'ici je comprenne,
Ainsi que le langage humain,

Le soupir de la rose blanche,
Le rire argentin du ruisseau,
Le chuchotement de la branche
Et le ramage de l'oiseau.

Est-ce un rêve? Hier soir encore,
J'étais étourdi par les cris,
L'éclat, la poussière sonore
Et le tumulte de Paris;

Et voici qu'en cette retraite,
Où se berce un monde enchanté,
Je respire une fleur discrète
De divine sérénité!

IX

PARESSE

A Paris, oui, c'est vrai, je suis peu matinal.
C'est que l'aube à Paris n'a rien de virginal,
Et, déesse aux yeux gris, à la face crayeuse,
Descend sur le pavé vêtue en balayeuse.
Jusqu'à midi, tout est morne, terne, flétri,
Acariâtre. On bâille, on a l'air ahuri;
On lave, on frotte, on frappe, on brosse, on fait des gammes.
Et l'on fait son marché! Quels cris, quels amalgames
De sons rauques et faux, où, pour plus de douleur,
Le robinetier lutte avec le rémouleur!

Seaux d'eau jetés, tapis qu'on bat à la fenêtre
Et dont l'âcre poussière en vos poumons pénètre,
Fracas de tombereaux à crever les tympans,
Beuglements, sifflements, bruits rampants, bruits grimpants,
Disputes du concierge avec le locataire,
Orgue énorme éclatant soudain comme un cratère,
Lait de chèvre ambulant, abois de chiens, jurons,
On dirait du Wagner hurlé par des Hurons.
De tous les côtés règne un vacarme effroyable
Où l'on n'entendrait pas Dieu foudroyer le Diable:
Et du bout de Montrouge à la butte Chaumont,
La ville, en long, en large, en aval, en amont.
Appartient tout entière aux courtauds de boutiques,
Aux apprentis, aux clercs d'huissier, aux domestiques.

C'est pourquoi, les volets hermétiquement clos.
Tel qu'un marin bercé par le roulis des flots,
Je reste le plus tard possible dans l'alcôve.
Si la Fortune rousse et l'Occasion chauve,
Sortant d'un souper fin, passent sur le trottoir,
Je les laisse passer : les don Juan du comptoir

Et les hauts financiers savent seuls, à merveille,
Conquérir cette fille et gagner cette vieille.
Pourrais-je commencer ou reprendre un travail?
Aux lourds ébranlements dont tinte le vitrail,
Les murs tremblent; j'aurais le cerveau peu solide.
Paris, ce papillon, à l'aube est chrysalide :
Contre l'aube, j'ai fait le serment d'Annibal.
Je ne la vois, qu'après la nuit passée au bal;
Et vite, alors, je fuis, au galop fantastique
D'un vieux fiacre branlant et d'une rosse étique.
Mais c'est seulement l'aube à Paris, que je hais.
Aux champs, où, dès l'enfance, ont volé mes souhaits.
Tout change; et si le temps n'est pas d'humeur méchante,
Je me lève parfois devant que le coq chante.
J'entends hennir au loin les chevaux du Soleil;
Et j'écoute, ivre encor de rêve et de sommeil,
Dans la brume des prés, sur l'eau vive, à l'aurore,
Le bruissement frais du peuplier sonore.

X

DÉLIVRANCE

Dans la ville aux brûlantes fièvres,
L'air fade, où nous nous consumons,
Nous flétrit le cœur et les lèvres.
— On respire mieux sur les monts.

Dans la ville aux énormes geôles,
Il semble que l'on ait toujours
Cinq étages sur les épaules.
— Les verts feuillages sont moins lourds.

Dans la ville, où l'azur se voile
D'un décor artificiel,
Le bec de gaz bannit l'étoile.
— En pleins champs, on voit mieux le ciel.

Dans la ville, où, nuit et jour, clame
Une hydre aux innombrables voix,
On n'entend pas parler son âme.
— On l'entend chanter dans les bois.

XI

LA STELLAIRE

Jeunes filles, ceignez votre front de stellaire!
La stellaire est charmante et chaste comme vous;
Ceignez-en votre front, enfants qui voulez plaire
Aux jeunes hommes forts et doux!

Quand Mai revient aux champs, on voit sous les futaies
La stellaire fleurir, blancs et légers rayons;
Et le soleil la laisse éclore au pied des haies
En fines constellations.

Que vous portiez habits de velours ou de toile,
La stellaire vous sied, fillettes sans détour :
Sa feuille est une épée et sa fleur une étoile,
Signes de vaillance et d'amour!

XII

AUBADE

Veux-tu bien vite t'éveiller,
Paresseuse ! Il faut oublier
Les rêves que sur l'oreiller
Tu cueilles.
Il ne pleut pas. Vois-tu briller
Le soleil ? C'est le peuplier
Dont nous entendions se brouiller
Les feuilles

Ouvre ta fenêtre à l'air frais !
Le blond Phébus, dardant ses traits,
Reconquiert, sur champs et forêts,
L'empire;
Les fleurs, nous croyant déjà prêts,
Se penchent pour te voir de près ;
Le matin nous attend : parais,
Respire !

La brume fuit à l'horizon ;
La mésange, avec le pinson,
Vient t'appeler sur le gazon ;
Dérobe
Ton corps souple, où passe un frisson,
Au noir sommeil ! Ils ont raison,
Allons déchirer au buisson
Ta robe !

Habille-toi sans embarras,
Mets le chapeau que tu voudras !

En riant, tu t'enivreras
De sève.
Les arbres nous tendent les bras :
Partons, ne soyons pas ingrats !
Je rêverai, tu chanteras
Mon rêve.

Passons par les chemins couverts,
Où le ciel fait luire, à travers
La ramée en fleurs des bois verts,
Sa flamme ;
Et que le roi de l'univers,
L'enfant Amour, nous guide vers
Les flottants paradis ouverts
A l'âme !

XIII

HEURE IDÉALE

Près de la bien-aimée,
J'étais assis, rêveur,
Sous la neige embaumée
D'une aubépine en fleur.

Voyant ma mie heureuse,
Un invisible oiseau
De musique amoureuse
Emplissait le berceau.

Sur la terre bénie,
Au fond du ciel si doux,
Ce n'était qu'harmonie
Autour de nous, en nous ;

Et nulle ombre cruelle
Ne nous séparait plus
De l'âme universelle
Où rentrent les élus.

XIV

LE PEUPLIER

Fin clocher de verdure fraîche
Dressant au ciel sa svelte flèche,
Le peuplier rit à nos yeux :
Et l'Aurore, à peine éveillée,
Avec des cloches de feuillée
Y sonne un carillon joyeux.

Loin des cités pleines d'angoisse,
Clocher vert, c'est dans ta paroisse
Qu'il faut cueillir l'amour en fleur !
C'est avec toi, de préférence,
Que vient chanter mon espérance
Et que vient pleurer ma douleur.

Dans le bleu limpide, à l'air libre,
Ton âme musicale vibre,
Dès qu'un souffle te fait plier ;
Ta voix caressante et discrète
Sera toujours chère au poète,
Svelte et sonore peuplier !

XV

LEVER DE SOLEIL

Mille et mille voix
Chantent à la fois
Dans le fond des bois,
Disant aux fleurs roses
Mille et mille choses
Sous le ciel vermeil,
Tandis que s'élève,
Éclipsant le rêve,
L'orbe du soleil.

Sur chaque fougère
Tremble une légère
Goutte de lumière,
Perle du matin
Dont fait son butin
L'abeille charmée :
L'abeille, tout droit,
Y vole, et la boit,
Toute parfumée.

Un petit bouvreuil,
En clignant de l'œil,
Nous montre le seuil
D'un sentier, qui semble,
Derrière ce tremble,
Sous les fûts verdis,
Dans un doux mystère
Aller de la terre
Vers le Paradis.

Mais quel sentier mène
La pauvre âme humaine
Au divin domaine
Perdu sans retour?
O jeunesse, amour,
Rendez-nous l'aurore
Dont le chant vainqueur
En mon faible cœur
Parfois vibre encore!

Nos matins d'avril,
Leur tendre babil,
Dis, t'en souvient-il,
Ma belle adorée?...
Quelle âme éthérée
Verse donc ces pleurs,
Qu'un rayon fait luire
Sous le clair sourire
Des pommiers en fleurs?

XVI

EFFET DE LUNE

C'est un rêve silencieux,
Fait de blancheur et de mystère:
Tout repose au loin sur la terre,
Au loin tout veille dans les cieux.

La nuit, qui scintille sans voiles,
Respire une fraîche senteur;
Un clocher sonne avec lenteur
Neuf heures du soir aux étoiles.

Mais voyez-vous à l'horizon
Poindre une rougeur d'incendie?
C'est la lune, mal arrondie;
On dirait un large tison.

Vers elle, tout droit, se prolonge
La route, en forme d'entonnoir,
S'enfonçant au cœur du bois noir
Qui frissonne, chuchote et songe.

Elle luit au bout du chemin,
La lune rouge comme un cuivre;
On semble, en marchant, la poursuivre;
On va la toucher de la main.

Mais, prompte en son essor paisible,
Elle escalade le ciel clair,
Et bientôt domine l'éther,
Chaste, sereine, inaccessible.

Tel, l'Idéal fuit le Désir!
Il plane déjà dans les astres,
Lorsque, sous nos sombres pilastres,
Nous nous penchons pour le saisir.

XVII

AU SAUT DU LIT

Sur les êtres et les choses
S'ouvrent les yeux bleus du jour;
L'Aurore effeuille des roses
Pour le réveil de l'Amour.

O songeuse que j'adore,
Si ton dernier rêve est doux,
La vie est plus douce encore :
Ne dors plus! embrassons-nous!

Tout semble ici-bas renaître.
Quel bon soleil, quel air pur!
Viens chanter à ta fenêtre.
Le front dans l'or et l'azur!

Debout! et qu'on se dépêche!
Ce matin, pour les amants,
Les fleurs, en toilette fraîche,
Ont mis tous leurs diamants.

Ce matin, parmi les branches
Aux chatoyantes couleurs,
Flotte sur les vapeurs blanches
L'âme divine des fleurs.

Ma petite inspiratrice,
Errons aux champs ce matin,
Comme Dante et Béatrice
Dans le céleste jardin!

Vois! la terre au ciel ressemble :
Ses fleurs, je te le promets,
Si nous les cueillons ensemble,
Ne se faneront jamais.

XVIII

PROMENADE EN VOITURE

Quand, vers le soir, dans la campagne,
Court Mab, notre bonne jument,
Sur la route nous accompagne
Un vol d'hirondelles charmant.

Le vol se croise, s'enchevêtre,
Se dévide dans le ciel d'or;
On les voit passer, disparaître,
Et repasser pour fuir encor.

Que l'on aille ou que l'on revienne,
On voyage, comme en rêvant,
Sous la magie aérienne
De ce joli cercle mouvant.

Vite, vite, vingt fois plus vite
Que la navette et les fuseaux,
Tourne, se déplace, s'agite,
Toute la guirlande d'oiseaux.

Sans se lasser, chacun voltige
Avec de légers petits cris;
A les voir, on a le vertige;
C'est comme un tourbillon d'esprits.

— L'hirondelle est-elle une fée
Qui, du sein des cieux éclatants,
Vient, à la terre réchauffée,
Rendre l'amour et le printemps?

Tête si fine, aile lustrée,
Vol aux coups brusques et moëlleux,
Qu'ils sont divins dans la vesprée,
Les oiseaux prompts aux reflets bleus!

Regardez! leur œil noir scintille.
Écoutez! clair et pénétrant
Comme la pointe d'une aiguille,
Leur cri transperce l'air vibrant.

Derrière nous fuit le village,
Et nous croyons, loin du réel,
Avec ce nouvel attelage
Rouler sur le chemin du ciel.

XIX

CARILLONS BLANCS

Le muguet des bois fleurit, à couvert
Sous sa feuille lisse au grand cornet vert;
Sa feuille, pointue et ronde, est pareille
A l'oreille d'âne, à la longue oreille
Que dresse gaîment Bottom enchanté
Dans le Songe exquis d'une Nuit d'été;
Et ses grelots blancs, qui, parmi les mousses,
Sonnent des senteurs si fraîches, si douces,
Ses grelots légers aux glauques pâleurs,
Gouttes de clarté sidérale en fleurs,

Ses ins carillons de grelots ressemblent
Aux riants colliers de perles, qui tremblent
Sur la nuque blonde et le sein frileux
De Titania, la fée aux yeux bleus.

XX

DINETTE AU BOIS

Il avait plu sur la forêt.
J'aspirais de toutes mes forces
La senteur fraîche qui filtrait
Des feuillages et des écorces;

Et je m'extasiais devant
Les rayons aux teintes fleuries,
Qui, des larmes du bois mouvant,
Faisaient autant de pierreries.

Mais, tandis que mes yeux distraits
Buvaient la lumière irisée,
Le sentier de mousse où j'errais
Vint à croiser une chaussée.

Alors passa, comme un éclair,
A travers la forêt profonde,
En noir, sur son alezan clair,
Une amazone svelte et blonde.

Je la suivis des yeux au loin;
Et j'allais reprendre mon rêve,
Heureux de rêver sans témoin,
Quand soudain, tout bruit faisant trêve,

Je vis un, deux, trois, dix moineaux,
Que je n'effrayais point, sans doute,
Le bec luisant, les yeux finauds,
S'abattre au milieu de la route.

Là, gais, frétillants, gracieux,
De leurs ailes faisant la roue,
De leurs pattes, à qui mieux mieux,
Étoilant finement la boue,

Comme en un festin sans rival,
Ils pillèrent, gourmards convives,
Un tas de crottin de cheval
Qui fumait entre deux eaux vives.

— Fi ! leur criai-je, m'en allant.
Eux, ils éclatèrent de rire :
— Mais pas du tout ! c'est excellent !
Quelle erreur ! semblaient-ils se dire.

Dans les grands bois de pleurs mouillés,
Ils suivaient la loi de ce monde
Qui fait, pour des êtres ailés,
Un régal d'une chose immonde.

XXI

LE BAPTÊME DES FLEURS

Pourquoi donc infligez-vous,
Jardiniers et botanistes,
Aux fleurs, ces êtres si doux,
Des noms si lourds et si tristes ?

Grâce, pédants ! Respectez
Les petites sœurs exquises
Des hautes divinités
Et des piquantes marquises !

Sous vos grands vocables noirs,
Malgré la rosée en larmes,
Comme avec des éteignoirs,
Vous abolissez leurs charmes.

Monsieur Thomas Diafoirus,
Échappé de chez Molière,
Crie à la nature : — *O rus*,
Ne sois pas si familière !

Le plus cher présent du ciel
Revêt des teintes sinistres
Et semble artificiel
Entre les griffes des cuistres.

Verveines, belles de jour,
Belles de nuit, aspérules,
Tout notre jardin d'amour
Tremble au vent de leurs férules.

Le muguet blanc du hallier
Doit, sans faute, dès l'aurore,
Être reçu bachelier
Pour être libre d'éclore.

Il n'est serpolet ni thym,
Il n'est si mince brin d'herbe,
Qu'on n'affuble d'un latin
Lamentablement superbe.

Le fin pied vert où poussait
Une touffe de fleurs bleues,
Comme le petit Poucet,
Met des bottes de sept lieues ;

Et l'on voit, sur les talons
De la tige la plus vague,
Traîner des tas de mots, longs
De Paris à Copenhague.

Pleure, pâle André Chénier,
Fabre d'Églantine, pleure !
Le poème printanier
Ne sera bientôt qu'un leurre.

Laissez, Nymphes et Sylvains,
Vos riantes escarmouches !
Le vieux Pan, aux jeux divins,
Meurt sous les pattes-de-mouches !

***

— C'est la science ! dit-on,
Comme on nous disait naguère,
Avec un air et d'un ton
Si dégagés : — C'est la guerre !

Un caporal ostrogoth
Mettra-t-il donc, sans encombre,
Au flambant coquelicot
La grosse capote d'ombre ?

Fera-t-on marcher au pas,
Tel qu'un vieux légionnaire,
Le doux ne-m'oubliez-pas
En casque à paratonnerre ?

Prenez garde, esprits vainqueurs,
Pleins de docte insouciance,
De tout désapprendre aux cœurs
Sous prétexte de science !

S'il faut que, décidément,
La souple et libre nature
Passe sous l'alignement
De votre austère écriture,

Ah ! du moins, froids niveleurs,
Évitez la faute énorme
D'imposer aux tendres fleurs
Quelque baroque uniforme !

Quand un gentil compagnon
Leur trouve, sous la feuillée,
Un caressant petit nom,
Point de grimace effrayée !

La plus humble beauté peut,
Même aux savants, être utile ;
On dirait toujours qu'il pleut
Dans le gris de votre style.

L'âme humaine est à l'étroit
Sous vos formules cruelles :
Pour la faire marcher droit,
Ne lui cassez pas les ailes ;

Et n'imitez point les sots
Qui, sans pitié ni colère,
Crèvent les yeux des oiseaux
Pour qu'ils aient la voix plus claire !

— Au puits de la Vérité
Tu ne puises que le vide,
L'ennui, la stérilité,
O suprême Danaïde,

O Science, quand tu crains
De donner aux fleurs trouvées
Des poètes pour parrains
Et pour marraines des fées !

XXII

JUIN

Juin!
C'est l'odeur du foin
Sur les tièdes brises.
Juin!
Ce sont les cerises
Qui luisent au loin.

Juin!
Dans son gentil coin,
La fauvette chante.
Juin!
L'amie indulgente
Le soir nous rejoint.

Juin!
Fuyons avec soin
La foule importune!
Juin!
Sous la forêt brune,
Rêvons sans témoin!

XXIII

FENAISON

Faucheur grave et robuste, fauche!
A temps égaux, de droite à gauche,
Genou plié, buste en avant,
Sur les coups rythmant ton haleine,
Fauche à deux bras, fauche à faux pleine,
L'herbe fraîche au soleil levant!
Le métal affilé miroite;
Pas à pas, faucheur sans défauts,
Lance à gauche et ramène à droite
La lame oblique de ta faux!

Le fer luit, le fer siffle et tranche :
La pâquerette jaune et blanche.
Les clochettes, les boutons d'or,
En demi-cercle, pêle-mêle,
Tombent sous ta large semelle,
Et devant toi tombent encor :
Penche et redresse tes épaules,
Abats la flouve et le roseau ;
Fauche tout le pré, jusqu'aux saules
Qui marquent le cours du ruisseau.

Midi sonne. La ménagère,
Hanche forte, jambe légère,
Paraît au détour du chemin ;
Elle vient, sérieuse, alerte,
Au soleil ou dans l'ombre verte,
Suivie à deux pas du gamin.
Apporter, comme à la bataille,
Soupe, pain bis et lait caillé,
Au faucheur en chapeau de paille
Dont la faux a bien travaillé.

Mange, bois et fais un bon somme.
Le somme est fait. Debout, brave homme!
Mouille, et passe sur le tranchant
De ton outil, ta pierre fine!
Vois, déjà le soleil décline
Et l'ombre s'allonge en plein champ.
Hâte-toi! le ciel pur s'étoile;
Demain, au pré fauché, viendront,
Pieds nus sous la jupe de toile,
Les faneuses, le hâle au front.

Les filles, avec les aïeules,
Bâtiront deux, trois, quatre meules,
Et la fourche de bois au poing,
Sous le soleil dardant ses flèches,
Agiteront les herbes fraîches
Qui font, en séchant, du bon foin;
Puis, le soir, la taille cambrée,
Elles iront tendre, au garçon
A genoux sur la voiturée,
Le bon foin de la fenaison.

Lentement, la voiture haute
Gravira la petite côte
Au pas régulier des grands bœufs,
Qui, sous le joug baissant la tête,
Suivront, l'œil doux et l'air honnête,
L'ornière des chemins herbeux;
Et bientôt, dans la vieille ferme
Qui rit à travers le hallier,
Le bétail pourra tirer ferme
Le foin sortant du râtelier.

XXIV

VÉNUS AU CIEL

Une averse a lavé le ciel. Il se fait tard.
Le creux de la vallée est couvert de brouillard;
Mais sur les coteaux clairs luit au loin la feuillée,
Et le firmament mêle à la forêt mouillée
Des palpitations de clarté pâle. Amis,
L'heure est propice : allons, par les bois endormis,
Dans les champs, au-dessus de la prairie humide,
Voir Vénus qui se lève à l'horizon limpide !

XXV

VERTIGE

Au loin, craque dans les roseaux
La crécelle de la grenouille;
Sous les peupliers en quenouille,
Tintent d'invisibles ruisseaux.

La Nuit tendre, écartant ses voiles,
Allaite et berce le dieu Pan,
Tandis que le ciel, comme un paon,
Fait la roue et s'emplit d'étoiles.

Je m'arrête dans le sentier;
Vers le ciel mon regard s'élève,
Et je sens en moi, comme un rêve,
Tourner l'univers tout entier.

XXVI

NID DE MERLES

O la belle matinée!
La terre est toute baignée
De rosée aux reflets clairs.
L'herbe la plus dédaignée
Brille et lance des éclairs.
La toile que l'araignée,
Avec un instinct pervers,
Tendit sur ces buissons verts
Pour de sombres escarmouches,
Est pleine, non pas de mouches

Ni d'insectes malheureux.
Mais de rubis et de perles
Souriant aux amoureux.
Sous les cressons et les berles
Chante un ruisseau vaporeux :
Et près du sentier pierreux,
Je découvre un nid de merles
Dans le tronc d'un pommier creux.

XXVII

NEW-MOWN HAY

L'odeur des foins fauchés flotte aux souffles du soir :
Il semble qu'une fraîche et tendre charmeresse,
Là-bas, sous le ciel pur, dans une sainte ivresse,
Vers son dieu qu'elle attend, balance un encensoir.

Un frisson fait trembler l'herbe folle et la feuille;
Est-ce un désir errant qui cherche où se poser?
L'air palpite et n'est plus qu'un immense baiser,
Une extase muette où le cœur se recueille.

Dans le bruissement lointain des peupliers,
Tinte au cou d'une chèvre une clochette claire;
Des enfants blonds, chantant un vieux chant populaire.
Sous les cerisiers noirs tendent leurs tabliers.

Pâle, et suprêmement douce à travers ses voiles,
La Nuit descend du ciel, un lys d'or à la main. —
Laisse-moi t'embrasser au détour du chemin!
Tes lèvres sont des fleurs et tes yeux des étoiles.

Par les libres sentiers, nous pouvons, lentement,
Suivre vers l'infini le vol de nos chimères,
Et, dans un vaste oubli des choses éphémères,
Mêler notre idéal au profond firmament.

Loin du bonheur banal, loin des sinistres tombes
Où choit ce qui n'est pas digne d'être éternel,
Vois-tu luire et monter en l'éther solennel
Deux âmes, deux candeurs sans tache, deux colombes?

Mais écoute! une voix chante à ce reposoir
Dressé par quelque fée au bord de cette eau vive.
Le clair de lune étend son lin blanc sur la rive,
L'odeur qui fait aimer flotte aux souffles du soir.

XXVIII

COUPS D'AILE

La libre et fidèle
Hirondelle,
Avec des coups d'aile
Légers, doux et prompts,
Décrit sur nos fronts
De grands ronds.

Elle va, bercée,
Puis lancée
Comme une fusée,
Plane au zénith clair,
Et, comme un éclair,
Coupe l'air.

Son aile ardoisée,
Aiguisée
En pointe irisée,
S'agite à son flanc,
Sur l'éclat tremblant
D'un point blanc;

Elle précipite,
En sa fuite,
Son vol qui palpite
Sans fin, sans arrêt. —
Elle disparaît,
Comme un trait.

XXIX

RUINES FÉODALES

Par un sentier feutré de mousse et d'herbe fine,
Le bois nous mène au vieux château
Qui, sous les pins, se dresse au bord de la ravine.
Dans les bruyères du coteau.

fut, au temps des rois, un rendez-vous de chasse.
Ce fut un rendez-vous d'amour :
La Force et la Beauté s'y plaisaient! — A leur place.
Des hiboux y font leur séjour.

Mais, près des murs croulants, parfois, vers l'eau qui rêve,
Se penche une biche aux doux yeux;
Et, dans un chêne immense, en juin, chantent sans trêve,
Tout le jour, mille oiseaux joyeux.

XXX

ACACIAS

Se peut-il que tu les oublies,
Nos soirs de divines folies?
Moi, je crois respirer encor
Le crépuscule où nous laissâmes
S'envoler vers les astres d'or
Le premier baiser de nos âmes.

Oh! comme tu t'extasias
Devant les blancs acacias,
Dont tremblait la grappe embaumée!
Comme les souffles étaient doux;
Et comme, à travers la ramée,
Il neigeait du printemps sur nous!

XXXI

BUISSONS ARDENTS

Sous le hallier, fuit, l'œil en feu,
Une bête svelte et légère,
Qui frôle, aux traits d'or du ciel bleu,
L'éventail vert de la fougère.

Pieds nus dans les rouges fraisiers
Que l'aube a baignés de ses larmes,
Éros, avec des airs princiers,
Passe en faisant sonner ses armes.

L'Amour passe, il suit la Beauté !
On croit voir, à travers les branches,
Flotter en un rêve enchanté
Des regards noirs, des formes blanches.

Tout brûle et palpite, altéré :
Ivresse, abandon, grâce et force !
A l'éclat du flambeau sacré
La sève fait craquer l'écorce.

— O ma jeune muse, le ciel
Emplit mon cœur d'ardente aurore ;
Laisse la fleur au divin miel,
Laisse en moi la fleur sainte éclore !

XXXII

C'est l'heure où s'éteint le bruit,
L'heure calme et solitaire;
Comprenez-vous le mystère
Du silence et de la nuit?

Vénus doucement se lève
Dans le ciel qui s'agrandit;
Comprenez-vous ce que dit,
Au monde qui dort, le Rêve?

Les fleurs, sous les massifs bruns,
Goûtent l'extase infinie;
Comprenez-vous l'harmonie
De leurs pénétrants parfums?

Pareils à de blanches voiles,
Flottent les astres épars;
Comprenez-vous les regards
Qui nous viennent des étoiles?

Écoutez! est-ce Ariel,
Est-ce le bruit des ramures?
Comprenez-vous les murmures
Qui vont de la terre au ciel?

XXXIII

En plein midi, quand dort à l'ombre la faneuse,
Je cours les champs, je vais au bois. Le bois est loin.
Mais j'aime à respirer, avec l'odeur du foin,
L'odeur chaude, l'odeur subtile et résineuse,
Des grands pins roux brûlés par les soleils de juin.

La fine demoiselle au corset d'émeraude,
Parmi des tourbillons d'insectes affolés,
Sur la sauge, l'ortie et le plantain mêlés,
Au revers d'un fossé plein d'herbes folles, rôde,
Tandis qu'à l'horizon resplendit l'or des blés.

Je fais halte un moment sous le feuillage grêle
D'un bouleau svelte et droit au fût enfariné;
Un bourdonnement sourd sort du sol calciné;
Près de moi, sur la branche, un oiseau bat de l'aile,
S'envole, et j'ai le cœur vers le ciel entraîné.

Je suis l'oiseau des yeux, et je le suis de l'âme;
Il va du bouleau pâle au pin, géant obscur;
Il va du bois plein d'ombre au soleil, au ciel pur;
Il fuit, il chante, il monte, il se perd sous la flamme,
Et je crois avec lui me fondre dans l'azur.

XXXIV

MARIE-ANNE

Près des vieux toits, dans la feuillée,
Sur un pignon blanc comme un œuf,
Luisent, dominant la vallée,
Les tuiles roses d'un toit neuf.

C'est la maison de Marie-Anne,
La fille blonde aux yeux d'or brun,
Un gentil brin de paysanne,
Fleur humaine, âme au frais parfum!

Elle a des poules et des chèvres,
Et vit seule avec son aïeul :
Je vais parfois tremper mes lèvres
Dans un lait pur, sous leur tilleul;

Et là, mon cœur champêtre envie
Le simple et robuste gaillard
Qui prendra, pour toute la vie,
Cette vierge à ce bon vieillard.

XXXV

LA FORÊT QUI RÊVE

Le soleil s'est couché. Les nuages d'or rouge
Qu'une brise expirante entraîne lentement,
Vont s'éteindre. Déjà, sans qu'une feuille bouge,
La Nuit vient ; à son front scintille un diamant.

L'invisible grillon, caché dans l'herbe drue,
Seul fait vibrer encor le crépuscule au loin,
Et les lourds chariots descendent la grand'rue
Avec leurs faneurs las étendus sur le foin.

Veux-tu gagner les bois pour nous y perdre ensemble,
Et suivre cœur à cœur les sentiers de velours
Jusqu'à l'alcôve d'ombre et de feuillée, où tremble
L'astre qui, du ciel bleu, veille sur les amours ?

Puisque toute apparence est fragile ou traîtresse,
Puisque l'âme est en proie aux destins hasardeux,
Dans un rêve ingénu d'éternelle tendresse,
Entre les rameaux bruns, berçons-nous tous les deux !

Magiques frondaisons, que votre voix est douce !
Comme on sent palpiter d'adorables pâleurs !
On ne fait pas de bruit en marchant sur la mousse ;
Parfums, rayons, la terre et le ciel sont en fleurs.

Il se rouvre pour nous, plein d'exquise paresse,
Le paradis d'antan, notre premier séjour !
Triomphe en paix, ô Nuit dont le souffle caresse,
O maternelle Nuit qui consoles du jour !

Si ta divine sœur, la Mort, est, dans ses voiles,
Aussi belle que toi, Nuit pâle aux cheveux noirs,
Vienne sans tarder l'heure où les chastes étoiles
S'ouvriront sans obstacle à nos plus chers espoirs !

XXXVI

CERISES

Dans la fine poussière blanche
Où se voient les pas des moutons,
En lacet, vers la tour qui penche,
Par l'étroit sentier nous montons.

La montée est rude, mais belle;
Parfois vole un souffle clément;
Et, toutes roses sous l'ombrelle,
Les dames marchent bravement.

L'or du soleil, dans la verdure,
Luit sur les vieux murs éventrés;
Des oiseaux chantent; la nature
Semble de loin nous dire : Entrez!

Nous entrons. C'est la salle d'armes
Des seigneurs qui régnaient céans;
Lierre, lilas, sureaux et charmes,
Envahissent les trous béants.

La tour tronquée, aux pierres grises,
S'ouvre à nous. Que trouvons-nous là?
Un cerisier plein de cerises,
Où les moineaux font grand gala.

Spectacle inattendu! Les dames
En croyaient à peine leurs yeux;
Et, tout d'un coup, nous éclatâmes
D'un rire naïf et joyeux.

Antiques traîneurs de ferrailles,
Lourds batailleurs, barons hautains,
Aviez-vous bâti ces murailles
Pour de si gracieux festins?

Dans la tour nue et sans toiture,
Large puits vide où l'azur luit,
Tombé du ciel par aventure,
L'arbre a poussé comme chez lui!

— Parisiennes ou Normandes,
Nos compagnes, groupe charmant,
Étaient des jeunesses gourmandes
Et coquettes également :

L'un de nous dut grimper aux branches,
Nouveau Jean-Jacques, pour lancer,
De l'arbre au creux des gorges blanches,
Les fruits rouges comme un baiser.

On s'en fit des boucles d'oreilles;
Et l'on ne put rassasier
Les petites bouches, pareilles
Aux cerises du cerisier.

XXXVII

FOLLETS

En son palais bleu, la Nuit
Au Rêve donne une fête :
Sa robe sombre est défaite,
Sa beauté pâle éblouit.

Follets, Ondines rieuses,
Dansent sur l'herbe. Des voix,
Dans le silence des bois,
Chuchotent, mystérieuses.

A travers le bleu palais
Où la Nuit au loin rayonne,
Accompagne-moi, mignonne,
Et surprenons les Follets!

Attrapons-les par la manche!
Nous les emprisonnerons
Sous de légers liserons
A clochette rose et blanche.

Alors, ces nains gracieux
Nous diront, pris en nos toiles,
Pourquoi, là-haut, les étoiles
Dansent aussi dans les cieux.

XXXVIII

REPOS

Le grand peuplier de la Caroline
Doucement s'incline
Et laisse, au soleil, sous l'azur léger,
Dans la lumineuse et féconde joie,
Sa flottante soie
En longs flocons blancs doucement neiger.

Vers l'île où, le soir, le cygne séjourne,
L'hirondelle tourne,
Puis, sur le lac pur, dans le flot nacré
Dont je vois là-bas, vibrantes et rondes,
S'élargir les ondes,
Baigne sa poitrine au duvet cendré.

Sur les rosiers nains groupés en corbeilles,
Volent les abeilles;
Tandis qu'aux fleurs d'or, de pourpre, de ciel,
Les bourdons velus à l'aile de moire,
En chantant victoire,
Vont effrontément se gorger de miel.

La délicieuse odeur nuptiale
Que la terre exhale!
Tout rit, tout paraît heureux sans effort;
Et nonchalamment, parmi l'herbe tendre
Où je vais m'étendre,
Devant l'eau qui luit, le blond soleil dort.

Puissé-je goûter le repos suprême
En ces lieux que j'aime,
Près du lac, non loin des coteaux boisés,
Sous le peuplier de la Caroline,
Qui, lorsqu'il s'incline,
Fait, en me berçant, un bruit de baisers!

XXXIX

JUILLET

Juillet est le mois des troènes,
Juillet est le mois des amours.
Adieu, soirs pleins de sombres peines !
Salut, blanches nuits de velours!

Il fait trop chaud pour qu'on travaille ;
Pour qu'on soit triste, il fait trop doux;
On ne peut qu'aimer! et l'on raille
Ceux qui ne sont pas un peu fous.

On dort jusqu'au soir. On se lève
Avec le clair de lune bleu ;
La vie est belle comme un rêve,
Le ciel tendre comme un aveu.

On s'en va cueillir sous les chênes
La fleur qu'on gardera toujours.
— Juillet est le mois des troènes,
Juillet est le mois des amours.

XL

SONNET GALANT

Sterne, qui sait donner en tout le bon exemple,
Adore la Beauté comme un reflet des cieux,
Mais préfère un chef-d'œuvre en vie, et deux beaux yeux.
Au marbre inanimé que l'artiste contemple.

« — Chaque belle, dit-il, me représente un temple,
Un sanctuaire exquis, plein d'objets précieux,
Où l'on doit pénétrer d'un cœur bien plus joyeux
Que dans un vain musée aussi froid qu'il est ample. »

Le vieux Sterne, il me semble, a tout à fait raison ;
Il parle, en badinant, de façon magistrale :
J'aime, autant qu'une haute et riche cathédrale,

La plus simple Cauchoise, Antoinette ou Suzon,
Qui passe, et qui sourit pour une bagatelle,
Svelte sous son léger clocheton de dentelle.

XLI

NUIT SANS NUAGES

Un soir, au jardin, sur notre vieux banc,
Nous causions tous deux dans l'ombre fleurie ;
Les lys embaumaient notre causerie
Que le clair de lune habillait de blanc.

Une source au loin ruisselait sans trêve;
Le lac pur semblait un miroir d'argent;
Dans l'eau qui dormait, le saule penchant,
Sous les peupliers flottait comme un rêve.

Ce que nous disions, je ne le sais plus;
Mais j'avais le cœur plein de candeur tendre,
Et je ne pouvais me lasser d'entendre
Ta voix qui tintait comme un angelus.

XLII

IDYLLE BLONDE

L'Art mêle à la fièvre superbe
De notre grand Paris malsain
Le frais paysage où, dans l'herbe,
Fleurit la fleur d'or de Cazin.

Les champs, quel merveilleux théâtre,
Quand se gonfle au soleil dormant,
Sur sa fine tige bleuâtre,
Le grain ferme et lourd du froment !

Plein de tendresse pour la terre
Qui me berce avec ses chansons,
J'aime à traverser, solitaire,
L'ondulant trésor des moissons.

Je rencontre Jeanne; sa gorge
Luit, nue, entre ses tétins ronds!
Les sentiers, sous le seigle et l'orge,
Sont tapissés de liserons.

Les sentiers, sous l'orge et le seigle,
Ont partout des fleurs pour tapis;
Et je ne sais quel Faune espiègle
Rit, caché dans l'or des épis.

XLIII

PUBLIUS VIRGILIUS MARO

J'ai le cœur plus joyeux, j'ai l'esprit plus agile,
Depuis qu'on a dressé ta statue, ô Virgile,
En ce vaste jardin plein de chants et de fleurs,
Parmi les frais parfums et les fraîches couleurs,
Là, tout au bord de l'eau, dans l'île d'où s'élance,
Près du saule, courbé vers son rêve en silence,
Le peuplier feuillu, qui, svelte et gracieux,
Vibre au moindre soupir de la terre ou des cieux.

XLIV

NEIGE D'ANTAN

A défaut de fleur d'oranger,
Amants, cueillez la clématite!
Elle est plus tendre, plus petite,
Avec un parfum plus léger.

Un brin de clématite ornait sa robe ouverte,
Lorsqu'un soir, au jardin, pour la première fois,
J'entendis la musique exquise de sa voix,
Et la vis s'avancer, rose, dans l'herbe verte.

Timide comme l'aube et blanc comme du lait,
Et riant au regard comme un heureux présage,
Au souffle harmonieux qui gonflait son corsage,
Un brin de clématite entre ses seins tremblait.

Mon bonheur s'est fané, tel que ce bouquet frêle ;
Que de jours douloureux ont suivi ce beau jour !
Mais quand la clématite est en fleur, notre amour
Flotte encor dans l'air pur où bat mon cœur fidèle.

A défaut de fleur d'oranger,
Amants, cueillez la clématite !
Elle est plus tendre, plus petite,
Avec un parfum plus léger.

XLV

L'AÏEUL

I

« — André! » dit le vieillard à l'enfant qui, par terre,
Devant l'âtre jouait avec le jeune chien,
« Viens, je veux me lever. Je sens que j'irais bien,
Par le beau temps qu'il fait, voir nos champs. — Oui, grand-père. »

Lentement, à regret, le gamin barbouillé,
Rose comme un radis et blond comme une gerbe,
Quitta son compagnon. Le temps était superbe,
Et le vieux paysan bientôt fut habillé.

Il s'en alla nu-tête, appuyé sur l'épaule
De l'enfant qui tâchait de se mettre à son pas;
Depuis qu'étant trop faible il ne travaillait pas,
Sa barbe et ses cheveux l'inondaient comme un saule.

Redressant sa stature, et, sur son front ridé,
Parfois d'un doigt qui tremble écartant une mèche,
Il serrait son bâton dans sa main raide et sèche,
Il marchait d'un pas lourd et pourtant saccadé.

Lorsqu'ayant dépassé tous les toits du village,
Au bout de la grand'rue, en avant des vergers,
Il vit les champs, au loin, sous les souffles légers,
Dérouler vers le ciel leur gai bariolage,

Le sang coula plus vite en ses membres maigris,
Plus fort battit son cœur plein de joyeuses fièvres;
Et l'air pur ramenant le sourire à ses lèvres,
Un vif éclair d'orgueil brilla dans ses yeux gris.

Tous les siens travaillaient, la moisson était proche:
On l'avait laissé seul avec son petit-fils:
Près d'un jardin sans haie où fleurissaient des lys,
Il s'assit en silence au penchant d'une roche.

II

Il dominait la plaine. Il s'emplissait les yeux,
Il s'emplissait le cœur de ce spectacle auguste,
Et, poumons dilatés, fier, tenant droit son buste,
Humait de tout son corps le soleil radieux.

Il pensait, il songeait. Or, sa longue existence,
Du fond de sa mémoire alors se relevant,
En tableaux fugitifs emportés par le vent
Passa sous le ciel bleu, dans la lumière intense.

Il se revit enfant, pareil à l'enfant blond
Qui, tandis que rêvait le vieux à barbe blanche,
Visait à coups de pierre un oiseau, sur la branche
Du haut platane lisse au fût couleur de plomb.

Il se revit enfant, mordant la pomme verte;
Son père, un gai colosse à l'air puissant et doux,
Le mettait à cheval sur un âne au poil roux,
Et sa mère riait dans la grange entr'ouverte.

Sa mère, au front bombé sous des cheveux châtains,
C'était bien elle, encor brillante de jeunesse!
« — Comment se fait-il donc que tout cela renaisse? »
Disait-il en suivant ces souvenirs lointains.

Puis, il était debout dans les bancs de l'église,
Près de son père en deuil, devant le drap des morts;
Et les cloches sonnaient de funèbres accords,
Du haut des murs carrés de la vieille tour grise.

Soudain, cierges, cercueil, prêtres, enfants de chœur,
Pâlissaient, s'effaçaient comme s'efface un rêve,
Comme pâlit et meurt l'étoile, quand se lève,
Dans les pleurs du matin, l'or du soleil vainqueur.

Ce jeune homme, adorant sa timide maîtresse,
Et qui, sous les jasmins, auprès d'elle, à genoux,
Dit, en tremblant d'amour, ces mots divins et fous,
C'est encor lui, le sein gonflé d'ardente ivresse.

Et les voici tous deux pour la noce parés :
Elle, sous les blancheurs, fraîche comme une rose ;
Lui, voulant être grave et paraissant morose,
Dans son gilet à grands ramages bigarrés.

Ils vont à travers champs, suivis des deux familles ;
En tête, un violon joue un air ancien ; —
Oh ! comme il reconnaît le vieux musicien
Qui, sur le char à bancs, présidait les quadrilles !

III

Qui donc est assoupi, par la chaleur du jour,
Dans le foin du grenier? On court, on cherche, on crie.
Il tressaille, il s'éveille. Une voix attendrie
Lui dit : « — C'est un garçon ! » Il est père à son tour.

Et c'est lui maintenant, lui, la vie ainsi change,
Qui, géant doux et fort, le bonheur dans les yeux,
Met à cheval sur l'âne un bel enfant joyeux,
Dont la mère sourit sur le seuil de la grange.

Là, tout près, il revoit les visages amis,
Entend les pas connus et les voix familières;
D'espiègles écoliers, de sages écolières,
Lui rendent ses baisers, l'air vaillant, l'œil soumis.

Mais son front tout à coup s'est voilé d'un nuage.
O France ! c'est qu'il songe aux jours inoubliés,
Jours de sang et de honte, où, pieds et poings liés,
Tu fus à la merci d'un ennemi sauvage.

Un de ses petits-fils, hélas ! le mieux aimé,
Sous la neige et le vent qui souffle par rafales,
Voyez ! est rapporté le corps criblé de balles ;
Et déjà le tombeau béant s'est refermé.

Et puis les Bavarois, sous le casque à chenille,
Disparaissent au loin. Et puis renaît l'espoir.
Le ciel redevient bleu, qui fut si longtemps noir :
On célèbre le jour où tomba la Bastille.

Le glaive à la ceinture, un astre au front, voyez !
Offrant aux citoyens l'olivier et la palme,
La République luit, majestueuse et calme,
Sous les fraîches couleurs des drapeaux déployés.

Et le soir, chez l'aïeul, formant deux longues lignes
De visages ouverts où fleurit la gaîté,
Ses descendants nombreux boivent à sa santé
Un beau petit vin clair vendangé dans ses vignes.

Celui-ci, larges mains, front haut et sourcils droits,
C'est un bon travailleur qui déjà fait fortune;
Et celui-là, soldat à la moustache brune,
Porte, tout jeune encor, les galons et la croix.

Chacun dit au dessert, après maint bavardage,
Un couplet bien senti que l'on reprend en chœur;
On chante faux parfois, mais c'est de si bon cœur
Qu'on en est plus heureux et qu'on rit davantage.

On rit! Le dernier né, le dernier rejeton
De la grande famille, est, pieds nus, sur la nappe;
Il trépigne de joie et dans ses mains il frappe,
Blond, rose, tout frisé, pas plus haut qu'un mouton.

IV

Ainsi le vieillard blanc songeait. Sur son visage
Silencieusement roulaient de tristes pleurs,
Puis des pleurs de tendresse. André cueillait des fleurs.
Un ciel immaculé baignait le paysage.

André fit sa cueillette; il releva les yeux :
Devant l'aïeul en pleurs il resta bouche bée;
Et l'aïeul contemplait les champs, sous la flambée
Immense du soleil paisible et glorieux.

Et dans les blés, courbant sur leurs fleurs favorites
Leurs épis blonds, bercés de souffles amicaux,
Il voyait les bleuets et les coquelicots
Rire, sveltes, à la candeur des marguerites.

Et les blés ressemblaient à ses jours de travail,
Fleuris de jours de fête et de joyeux dimanches,
Dont les bouquets légers, pourpre, azur, clartés blanches,
Parmi des moissons d'or offraient leur vif émail!

V

Une alouette, avec sa chanson coutumière,
Sa chanson d'allégresse et d'amour estival,
Jaillit des blés, et prit son essor triomphal
Dans l'éblouissement de la chaude lumière.

L'aïeul mêlait son âme à la nature en feu,
Aux souffles, aux rayons; et son âme exhalée,
Ainsi que l'alouette au zénith envolée,
En des flots de soleil montait vers l'éther bleu.

Mais sous le doux torrent de l'ineffable joie
Son corps brisé ployait. Un tremblement le prit.
Son regard se voila. Son cœur et son esprit
Sombraient, comme quelqu'un qui perd pied, qui se noie.

« — Grand-père, vous tremblez, et l'air brûle pourtant !
Dit l'enfant inquiet. Cela n'est rien, j'espère.
Comme vous grelottez! Qu'avez-vous donc, grand-père?
Rentrons ! Vous n'êtes pas aujourd'hui bien portant. »

L'aïeul resta muet. Œil fixe et front débile,
Courbé sur le bâton qui lui servait d'appui,
Il semblait regarder au loin, droit devant lui.
Un mystère planait sur sa tête immobile.

L'enfant se rapprocha pour lui porter secours;
L'enfant lui prit la main, la main était glacée! —
Du soleil plein les yeux, du ciel plein la pensée,
L'aïeul avait fini la moisson de ses jours.

XLVI

CHAMPS D'AVOINE

Le vent passe, avec un bruit d'ailes,
Sur le haut plateau découvert ;
L'avoine, aux moires d'argent vert,
Berce au vent ses aiguilles frêles.

Dans l'herbe courte, au bord du champ,
De gracieux liserons roses,
En guirlandes fraîches écloses,
Festonnent le sentier changeant.

Un bouvreuil court de branche en branche
Au cœur d'un cerisier pourpré,
Tandis que, libre et nue au pré,
Hennit une pouliche blanche ;

Et comme imprégné d'un doux feu,
Vers l'horizon plein de mystère,
Se penche, pour baiser la terre,
Un ciel pâle, veiné de bleu.

XLVII

BOUQUET BLANC

Veux-tu, si tu n'es pas trop lasse, aller ce soir
Jusqu'aux bois dont tu vois verdoyer la lisière?
Là, tu sais, loin du bruit et loin de la poussière,
Sur le bord du ravin, seuls, il fait bon s'asseoir,
Car la nature y mêle en folle dépensière
La blanche clématite et la mûre au grain noir!

Le soleil, empourprant les profondes ramures,
Décroîtra dans le ciel. Puis luira la pâleur
Des astres familiers; et par ces longs murmures
Des bois ombreux, où flotte une vague douleur,
Nous cueillerons, les doigts tout noircis par les mûres,
Un léger bouquet blanc de clématite en fleur.

XLVIII

SANCTUAIRE NUPTIAL

Au fond de la forêt pensive,
Entre deux hêtres, sur un lit
De feuilles mortes, tinte et luit
Le cristal d'une source vive.

Dès la première heure, au réveil,
Le loriot et la mésange
Viennent là, sans qu'on les dérange,
Lustrer leurs plumes au soleil.

Là, loin des cages et des grilles,
Les fauvettes prennent leurs bains,
Au bruit métallique des pins
Dont le vent froisse les aiguilles.

Là mûrit, aux feux de juillet,
La fraise sauvage, pareille
A la fleur pudique et vermeille
D'un sein ferme, gonflé de lait.

Sur le réseau léger que tisse
L'araignée aux yeux vigilants,
L'aube égrène là ses brillants,
Pâle et fugitive Eurydice.

C'est le sanctuaire béni
Où s'unissent à l'aventure
Toutes les voix de la nature
Dans un hymne vers l'infini.

Là, le réel se mêle au rêve
Comme au ciel la verte forêt.
Ces bois sont sacrés! On dirait
Le pays bleu que perdit Eve;

Et c'est là que, par un beau jour,
Il faut mener la bien-aimée
Pour ouvrir, dans l'ombre embaumée,
Son cœur virginal à l'amour.

XLIX

SÉRÉNITÉ

Le ciel mystérieux pâlit. La feuille tremble.
Le vent, tiède encor, berce un parfum caressant.
Le pâtre hâlé, maigre et grave adolescent,
Suit le bêlant troupeau que son chien gris rassemble.

Un murmure léger monte dans l'ombre : il semble
Que l'âme de la nuit va chanter en passant ;
La lune à l'horizon profile son croissant ;
L'eau vive luit dans l'herbe, entre l'aulne et le tremble.

Peuplant les profondeurs que l'or du jour voilait;
Dans l'azur, nuancé d'un tendre violet,
Reparaissent déjà les étoiles fidèles;

Et sur les bois, les prés, sur le vieux clocher noir,
Vibre, par la sereine immensité du soir,
Le cri doux et strident des fines hirondelles.

L

MADRIGAL

A l'aube, en marchant dans les brumes blanches,
J'aime le concert que font sous l'azur
La chanson des blés, la chanson des branches,
Avec la chanson qui sort du flot pur;

Mais je donnerais, tu le sais, méchante,
Pour le moindre mot de ta fraîche voix,
Le concert que font, avec l'eau qui chante,
La chanson des blés, la chanson des bois.

Lorsque dans l'éther Vénus étincelle,
Lorsque règne au ciel le Rêve vainqueur,
Sous les rayons bleus dont la nuit ruisselle,
L'extase divine inonde mon cœur ;

Mais je donnerais, tu le sais, coquette,
Pour le moindre éclair de ton front mutin,
Tous les astres d'or que, sur sa raquette,
Le Soir sombre jette au brillant Matin.

LI

LA MÉTAYÈRE

Elle rit, jeune mère, à son nourrison rose ;
Et dans ce rustique décor,
Candeur immaculée où l'âme se repose,
Elle semble une vierge encor.

Comme la fraise au bois, comme au verger la pêche,
Vierge et mère, cœur tendre et pur,
Elle a le doux parfum, l'éclat d'une fleur fraîche,
Avec la saveur d'un fruit mûr.

LII

L'OMBRE ÉTOILÉE

Tant que brille le soleil,
Il nous cache les étoiles;
L'infini ne luit sans voiles
Qu'à l'instant noir du sommeil.

Donc, c'est à l'heure où la terre,
Lasse, dort aveuglément,
Que s'élève au firmament
L'âme du penseur austère.

Aucun son, nulle clarté
Ne vaut l'ombre et le silence
D'où l'esprit, libre, s'élance
Vers la blanche immensité.

Les Aurores purpurines
Et la Fortune aux yeux d'or
Éclipsent, dans leur essor,
Toutes les lueurs divines.

Mais, ô Douleur pâle, ô Nuit,
Que d'astres dans vos ténèbres !
Sur vos fronts purs et funèbres,
Au ciel, tout s'épanouit.

Pour qu'ici-bas il nous reste
Un impérissable espoir,
Baignons notre âme, le soir,
Dans un flot de lait céleste !

CHANSONS DES CHAMPS

CHANSONS DES CHAMPS

I

LISON

Le printemps rit à l'horizon;
Laisse-moi te baiser, Lison!

Vive la violette
Parmi le vert gazon,
Lison!

Un bel oiseau volette
Sur les fleurs du buisson,
Lison!

Et pour chaque fillette,
Et pour chaque garçon,
Lison!

Il chante à l'aveuglette.
Il chante sa chanson,
Lison!

Chanson si gentillette
Qu'on en perd la raison,
Lison!

Lison, baise-moi sans façon!
Le printemps rit à l'horizon.

II

RONDE DES FILLES A MARIER

J'aimerai qui m'aime, m'aime,
J'aimerai qui m'aimera!
Laissons passer le Carême,
Et bientôt Pâques viendra.
Je tourne comme une folle;
Le temps est doux, le ciel clair,
Mon cotillon vole, vole,
Mon cotillon vole en l'air.

II

J'aimerai qui m'aime, m'aime,
J'aimerai qui m'aimera!
Mon cœur restera le même
Tant que mon ami voudra.
Quoi qu'on apprenne à l'école,
On n'aime bien qu'une fois;
La fauvette vole, vole,
La fauvette vole au bois.

III

J'aimerai qui m'aime, m'aime,
J'aimerai qui m'aimera!
Je serai, par ce système,
Riche, heureuse, et cœtera...
Lorsqu'une fille est frivole,
Adieu monsieur le curé!
Le papillon vole, vole,
Le papillon vole au pré.

IV

J'aimerai qui m'aime, m'aime,
J'aimerai qui m'aimera!
L'amour, comme un diadème,
A mon front rayonnera.
C'est l'amour qui nous console,
Quand le sort devient cruel.
L'étoile d'or vole, vole,
L'étoile d'or vole au ciel.

V

J'aimerai qui m'aime, m'aime,
J'aimerai qui m'aimera!
On récolte ce qu'on sème :
Celui que j'aurai, m'aura.
Donnez-moi votre parole,
Et je dis le mot sacré!
Mon cœur vole, mon cœur vole,
Mon cœur vole à votre gré.

III

RONDE DU LILAS ET DE LA ROSE

Pour danser, chantons quelque chose!
Fleur de lilas ou fleur de rose?
Quand on danse, on n'est jamais las.
Fleur de rose ou fleur de lilas?

Elle a fui, la saison morose!
Fleur de lilas ou fleur de rose?
Plus de neige et plus de verglas!
Fleur de rose ou fleur de lilas?

Jean propose et Jeanne dispose.
Fleur de lilas ou fleur de rose?
Que l'Amour mène les galas!
Fleur de rose ou fleur de lilas?

Belle enfant, pour la bonne cause,
Fleur de lilas ou fleur de rose?
Embrassez Pierre ou Nicolas!
Fleur de rose ou fleur de lilas?

IV

LE PETIT CŒUR DE JEANNE

Jeanne, ma brunette,
Voici le printemps!
Tout est vert, j'entends
La bergeronnette.
Ton petit cœur en bouton,
Le sens-tu fleurir, Jeannette?
Ne mets pas dans du coton
Ton petit cœur, Jeanneton!

D'un amant honnête
Écoute la voix,
Et viens dire aux bois
Notre chansonnette!
Ton petit cœur en bouton,
Le sens-tu fleurir, Jeannette?
Ne mets pas dans du coton
Ton petit cœur, Jeanneton!

En simple cornette,
Viens un tantinet;
Puis, au jardinet,
Faisons la dînette!
Ton petit cœur en bouton,
Le sens-tu fleurir, Jeannette?
Ne mets pas dans du coton
Ton petit cœur, Jeanneton!

V

PAQUES-FLEURIES

Quand vient la Saint-Nicolas,
Laissons-là les bergeries ;
Quand vient la Saint-Nicolas,
Buvons comme des prélats !

Mais après Pâques-Fleuries,
Suivons les clairs falbalas;
Mais après Pâques-Fleuries,
Courons les vertes prairies !

II

Quand vient la Saint-Nicolas,
Pillons les rôtisseries ;
Quand vient la Saint-Nicolas,
A nous les bons cervelas !

Mais après Pâques-Fleuries,
Allons cueillir les lilas ;
Mais après Pâques-Fleuries,
Le monde est plein de féeries !

VI

LA DOUCE CHANSON

I

Dans le clocher tinte
Une cloche sainte ;
Une étoile blanche
Brille sur la branche.

— Mon amie, embrassons-nous,
Tout doux, tout doux !
Embrassons-nous, mon amant,
Tout doucement!

II

« Ayez l'âme franche ! »
Fait l'étoile blanche ;
Et la cloche sainte :
« Aimez-vous sans crainte ! »

— Mon amie, embrassons-nous,
Tout doux, tout doux !
— Embrassons-nous, mon amant,
Tout doucement !

III

« Aux cœurs sans reproche... »
Dit la sainte cloche ;
« Le ciel se dévoile ! »
Ajoute l'étoile.

— Mon amie, embrassons-nous,
Tout doux, tout doux !
— Embrassons-nous, mon amant,
Tout doucement !

VI

LA MARCHANDE DE FLEURS

Qui veut des fleurs, des fleurs, des fleurs ?
J'en ai de toutes les couleurs !

J'ai de la pervenche,
Du lilas en branche,
Et du muguet blanc
Au grelot tremblant.

J'ai des giroflées,
De soleil gonflées,
Et tout un trésor
De jonquilles d'or.

Que vous offrirai-je ?
Les boules de neige,
L'iris frais ouvert,
Le réséda vert ?

Respirez la grâce
Du printemps qui passe !
Voici le bouquet
Du printemps coquet.

Mai s'écoule vite :
Que l'on en profite !
Vite profitez
Des jours enchantés !

Quand s'ouvrent les roses,
Plus de fronts moroses!
Il faut, Dieu merci!
Refleurir aussi.

Qui veut des fleurs, des fleurs encore?
Tout embaume, tout vient d'éclore!

VIII

J'aime le nom de ma maîtresse :
Il est si doux à prononcer !
Il m'émeut comme une caresse.
Il m'enivre comme un baiser.

J'aime la voix de ma maîtresse :
O sa pure, sa fraîche voix,
Sa voix qui tinte, enchanteresse,
Comme une source vive au bois !

J'aime les yeux de ma maîtresse :
O ce qu'ils me disent tout bas !
Ils sont bleus et pleins de tendresse,
Comme les ne-m'oubliez-pas.

J'aime le cœur de ma maîtresse :
O le vaillant petit tambour
Qui bat, avec tant d'allégresse,
Qui bat la charge de l'amour !

N

CORBEILLE DE NOCES

Pour toute fortune,
J'ai mon teint vermeil,
L'argent de la lune
Et l'or du soleil.

J'ai, pour toutes perles,
La rosée en pleurs,
Qu'aux chansons des merles
Égrènent les fleurs.

Faute de turquoises,
Je vous prends gratis,
Nymphes villageoises,
Vos myosotis !

Je cueille, pareille
Aux grands financiers,
Mes boucles d'oreille
Sur les cerisiers.

O verte prairie,
Offre à mes amours,
Si je me marie,
Un lit de velours !

Que, dans la feuillée,
Les plus doux oiseaux,
A la mariée,
Chantent leurs morceaux ;

Et qu'un ciel sans voiles
Prête à mon bonheur
Ses blanches étoiles
Pour filles d'honneur !

X

FRANÇOISE

Amis, chantons Françoise,
Ses tétins de framboise,
Son rire sans pareil,
Ses yeux clairs, sa voix fraîche.
Son fin duvet de pêche,
Ses cheveux de soleil!

Que Françoise m'est chère!
Quelle grâce légère,
Quel charme naturel!
Elle est simple à merveille,
Vive comme une abeille,
Douce comme du miel.

A la voir, à l'entendre,
On a le cœur plus tendre
Qu'un rossignol au bois :
Ne vaut-il pas mieux être
Son cher seigneur et maître
Que l'héritier des rois?

XI

NOCTURNE

Vers le ciel où luit la lune,
S'élance un beau peuplier.
— Amour, pourquoi m'oublier?
Pourquoi m'oublier, Fortune?

Pleine de tendre langueur,
La Nuit baise au front le Rêve.
— Pourquoi cette ardente sève
Bouillonne-t-elle en mon cœur?

Dans l'herbe pleuvent à verse
Les fleurs d'un arbre tremblant.
— Là, sur ce doux rayon blanc,
Quel oiseau divin se berce?

Oh! dans l'ombre, voir briller
Vénus qu'un souffle dévoile!
— Près de la lune, une étoile
Danse au bout du peuplier.

XII

LA CHANSON DU MEUNIER

La fleur de lin est moins douce et moins fine
Que ma mignonne et modeste Claudine;
La fleur de lin est d'un moins tendre azur
Que son regard si timide et si pur.

Au chant des nids, des blés, des flots, des branches,
Dans l'air du ciel, parmi les âmes franches,
Elle a grandi loin des yeux malfaisants;
Ses parents sont de bons vieux paysans.

Je donnerais, afin d'être aimé d'elle,
Mon moulin vert où revient l'hirondelle ;
Je donnerais pour cette fleur de lin
Tout le froment qu'on mond dans le moulin.

XIII

LE CHAT ET LA SOURIS

Savez-vous pourquoi je ris?
C'est que je suis un peu gris.
Savez-vous pourquoi je pleure?
C'est qu'un souvenir m'effleure.

Savez-vous pourquoi je ris?
C'est que j'ai le cœur épris.
Savez-vous pourquoi je pleure?
C'est que l'amour est un leurre.

Savez-vous pourquoi je ris?
O la gentille souris!
Savez-vous pourquoi je pleure?
Le chat viendra tout à l'heure.

XIV

PRIERE

Tant qu'on n'aime pas,
On est Barrabas;
Aussitôt qu'on aime,
On est Jésus même.

Qui n'est pas aimé,
Perd le mois de Mai :
Célébrons, ma mie,
Le mois de Marie!

Aimons-nous d'amour
Jusqu'au dernier jour!
L'amour doit éclore
Dans le ciel encore.

Dans le beau ciel bleu,
Pour nous priez Dieu,
Fleur de marjolaine,
Sainte Madeleine!

XV

CHANSON AUX PETITS OISEAUX

Rouges-gorges et pinsons,
Contez à tous les buissons
Nos voluptés vénielles;
J'ai cueilli dans les moissons
Des bleuets et des nielles,
J'ai cueilli dans les moissons
Des baisers et des chansons.

Fauvette, sois l'interprète
De notre extase secrète;
Va, charme au loin les échos!
J'ai cueilli la pâquerette
Et les gais coquelicots,
J'ai cueilli la pâquerette
Avec la fleur d'amourette.

Chardonneret, si tu vois
Ma petite amie au bois,
Dis-lui que je suis fou d'elle!
Je lui cueillerai là-bas
Un bouquet d'amour fidèle,
Je lui cueillerai là-bas
La fleur d'or qui ne ment pas.

XVI

LES ŒILLETS ROUGES

Quand l'air qu'on respire est si doux,
Pourquoi me cherchez-vous querelle?
Pourquoi me désespérez-vous,
Cruelle?

J'ai prié ces œillets en feu
De vous présenter ma requête;
Et vous riez de notre aveu,
Coquette!

Que faut-il pour humaniser
Votre fierté de châtelaine ?
Rien n'embellit comme un baiser,
Vilaine !

XVII

LE JARDIN D'AMOUR

A travers le ciel changeant,
La lune s'est débrouillée;
Au jardin, sous la feuillée,
L'oiseau bleu chante son chant.

L'oiseau bleu chante son chant,
Au jardin, sous la feuillée;
Je descends, émerveillée,
Par un escalier d'argent.

Par un escalier d'argent,
Je descends émerveillée;
Dans l'herbe de pleurs mouillée,
L'Amour était là, songeant.

L'Amour était là, songeant,
Dans l'herbe de pleurs mouillée :
O mon cœur, suis-je éveillée,
Ou si je rêve en marchant?

XVII

LE BÉNITIER

La fossette de ton menton,
Si l'on y mettait l'eau bénite,
Satan, lui-même, viendrait vite
Y tremper son doigt, Margoton.

Margot, foin du qu'en-dira-t-on!
Au diable le monde hypocrite!
Laisse-moi tâter, Marguerite,
La fossette de ton menton!

XIX

PREMIERS BAISERS

Il faut bien que je la croie,
Puisqu'elle en a fait l'aveu;
Je suis enivré de joie,
De soleil et de ciel bleu.

Est-ce donc vrai? Quoi! méchante.
Je te presse entre mes bras!
O la douce voix qui chante,
Chante dans les blés, là-bas!

Dis-moi ce que tu souhaites,
Quel pur joyau, quel trésor!
Oh! comme les alouettes
Jasent dans l'azur et l'or!

C'est pour que tu les écoutes!
Entends-tu leur léger chœur?
La plus divine de toutes
Chante, chante dans mon cœur.

XX

ALLER ET RETOUR

I

Jean pleurait en allant au pré,
Et Jeannette éclatait de rire.
Jean disait : « Je t'épouserai ! »
Et Jeannette le laissait dire.

Le vent fait tourner les moulins
t l'amour fait tourner les têtes;
Les garçons ne sont pas malins,
Quand les filles ne sont pas bêtes.

II

Jean riait, plein d'aise, au retour;
Jeanne avait perdu son ramage.
Jean disait : « Bah! vive l'amour!
A quoi bon nous mettre en ménage? »

Les garçons parfois sont malins
Et parfois les filles sont bêtes;
Le vent fait tourner les moulins
Et l'amour fait tourner les têtes.

XXI

FLEURS ANIMÉES

Les fleurs sont des âmes,
Sourires et pleurs !
J'aime les fleurs comme des femmes.
Et les femmes comme des fleurs.

Lorsque je les cueille,
Les fleurs du printemps,
C'est de l'aurore que j'effeuille,
Je tiens des astres palpitants

Leur parfum est tendre
Comme les baisers :
La plus humble sait bien entendre
Les soupirs des cœurs embrasés.

Partagez nos flammes,
Charmez nos douleurs,
O fleurs douces comme des femmes,
O femmes qui semblez des fleurs!

XXII

CHANSON DE ROUTE

Le chemin qui monte au village,
A l'air d'aller droit vers l'azur.
— L'alouette au gai babillage
Prélude dans l'or du blé mûr.

A sa fenêtre, là-haut, Claire
Apparaît sous la vitre en feu.
— L'alouette, couleur de terre,
Part, en chantant, pour le ciel bleu.

XXIII

MARTON

Sous son bonnet de coton
Et sa jupe de futaine,
Tictintaine!
Qu'elle est vaillante, Marton,
Tictintaine, tictinton!

Qu'on soit Picard ou Breton,
Marton n'est pas puritaine,
Tictintaine!
Marton n'est pas en carton,
Tictintaine, tictinton!

Les beaux hommes du canton
Peuvent tâter sans mitaine,
Tictintaine!
La fraise de son téton,
Tictintaine, tictinton!

Elle a trois poils au menton
Et boit comme un capitaine,
Tictintaine!
Qui revient de Charenton,
Tictintaine, tictinton!

Son cerveau de hanneton
Le soir court la pretantaine,
Tictintaine!
A cheval sur un bâton,
Tictintaine, tictinton!

XXIV

CŒUR FIDÈLE

Lise, je t'ai toujours aimée
Et n'ai pas eu d'autres amours;
Dût ta porte m'être fermée,
Lise, je t'aimerai toujours.

Où luit ton sourire, la rose
S'ouvre et voudrait suivre tes pas;
Où ton beau regard bleu se pose,
Fleurit le ne-m'oubliez-pas.

Le soir, quand ta voix fraîche et tendre
Monte vers le firmament pur,
Les astres d'or, pour mieux l'entendre,
S'envolent de leurs nids d'azur.

Les cieux qu'on nous vante à l'église,
Sans toi me paraîtraient maudits;
Mais l'enfer où je t'aurais, Lise,
Serait pour moi le paradis.

XXV

LA SAINT-JEAN D'ÉTÉ

Voici la Saint-Jean d'été,
La Saint-Jean et la Saint-Pierre ! —
Belle, ouvre un peu la paupière !
Le coq chante, il a chanté.

Voici la Saint-Jean d'été,
La Saint-Jean et la Saint-Pierre ! —
Le Matin, pour mieux te plaire,
Met son habit pailleté.

Voici la Saint-Jean d'été,
La Saint-Jean et la Saint-Pierre ! —
L'amour te fait sa prière,
Ma douce divinité.

Voici la Saint-Jean d'été,
La Saint-Jean et la Saint-Pierre ! —
Si tu n'as un cœur de pierre,
Un baiser par charité !

Voici la Saint-Jean d'été,
La Saint-Jean et la Saint-Pierre ! —
Viens, chère âme que j'espère ;
Et que Saint-Jean soit fêté !

Voici la Saint-Jean d'été,
La Saint-Jean et la Saint-Pierre ! --
J'ai les yeux pleins de lumière,
J'ai le cœur plein de beauté !

XXVI

Sous le dôme vert des grands chênes,
La mousse offre son frais velours ;
Sous le dôme vert des grands chênes,
Le son pur des sources prochaines
Allège les cœurs les plus lourds.

Sous le dôme vert des grands chênes,
Disons la messe de l'amour !
Unis par les plus tendres chaînes,
Aimons et rêvons tour à tour
Sous le dôme vert des grands chênes !

XXVII

BRANLE NORMAND

Dans les bois, un jour de chaleur,
Babet rencontre son seigneur.
(*Chante, rossignol! la rose est en fleur.*)

Babet rencontre son seigneur;
Il veut la prendre sur son cœur.
(*Chante, rossignol! la rose est en fleur.*)

Il veut la prendre sur son cœur.
Pauvre Babet ! elle a grand'peur.
(*Chante, rossignol ! la rose est en fleur.*)

Pauvre Babet ! elle a grand' peur.
« — Non ! j'entends, dit-elle, un chasseur.
(*Chante, rossignol ! la rose est en fleur.*)

« — Non ! j'entends, dit-elle, un chasseur ;
« Allons plus loin, mon cher seigneur ! »
(*Chante, rossignol ! la rose est en fleur.*)

« Allons plus loin, mon cher seigneur ! »
Babet s'échappe par bonheur.
(*Chante, rossignol ! la rose est en fleur.*)

Babet s'échappe par bonheur,
Court au cheval de l'enjôleur...
(*Chante, rossignol! la rose est en fleur.*)

Court au cheval de l'enjôleur,
Y saute et fuit comme un voleur.
(*Chante, rossignol! la rose est en fleur.*)

Y saute et fuit comme un voleur.
La reine apprit tout d'un veneur.
(*Chante, rossignol! la rose est en fleur.*)

La reine apprit tout d'un veneur;
Babet devint fille d'honneur.
(*Chante, rossignol! la rose est en fleur.*)

Babet devint fille d'honneur,
Puis elle épousa son seigneur.
(*Chante, rossignol! la rose est en fleur.*)

XXVIII

NECTARS

On fait du cidre avec la pomme,
Avec la grappe on fait du vin;
On fait avec le cœur de l'homme
Quelque chose de plus divin.

Dans le cœur palpite une flamme
Qui rend clair le plus noir séjour;
Avec le cœur, ô ma chère âme,
On fait cet élixir : l'amour!

XXIX

NICOLE

I

Une fois, deux fois,
J'embrassai Nicole,
Une fois, deux fois,
Derrière l'école,
Puis, une autre fois,
Tout au fond des bois.

II

La première fois,
Ce fut par surprise;
La seconde fois,
Nicole était grise;
La troisième fois,
Elle a ri, je crois.

III

La troisième fois,
Elle a ri, Nicole!
La troisième fois,
La petite folle
M'a dit, à mi-voix :
« — Encore une fois! »

XXX

L'INNOCENTE

J'aime, plus que toute chose,
Son frais visage enfantin,
Chiffonné comme une rose
Qui s'ouvre à l'air du matin.

Plus que toute chose, j'aime
Son petit cœur ingénu,
Qui babille et rit, de même
Qu'un enfant Jésus tout nu.

XXXI

CHANSON DU RÊVE ET DE L'AMOUR

Dans le crépuscule, une brise vole,
Vole, vole, vole, et du bout de l'aile
Fait danser, danser, sur leur tige frêle,
Les chapeaux chinois de l'avoine folle.

Le loup n'est pas là, l'ogre au loin s'endort;
Le Grand-Chariot roule dans le ciel :
Qui donc le conduit? L'ange Gabriel,
Ou votre amoureux, Belle-aux-cheveux-d'or?

Tandis que des bois nous vient par bouffées
L'adorable odeur des branches fleuries,
Regardons l'azur plein de pierreries,
Et disons tout bas des contes de fées!

On est plus heureux la nuit que le jour;
L'amour et le rêve enchantent la nuit :
Comme nous serions vite morts d'ennui,
Si nous n'avions plus le rêve et l'amour!

XXXII

FLEUR-DES-BLÉS

Alouette, chère alouette,
Avant de prendre ton essor,
Chante dans les blés, chante encor
La belle que mon cœur souhaite ;
Chante encore, chante, alouette,
Ses cheveux blonds dans les blés d'or !

Calme mon attente inquiète,
Alouette aux cris amicaux !
Chante, chante à tous les échos,
Le rire en fleur de la coquette;
Chante ses lèvres, alouette,
Dans les rouges coquelicots!

Alouette douce et fluette,
Ame libre de l'épi mûr,
Chante, de ton chant le plus pur,
La joyeuse et fraîche fillette;
Vole en plein ciel, chante, alouette,
Chante ses yeux bleus dans l'azur!

XXXIII

RONDE

POUR LES FILLES ET LES GARÇONS

LES FILLES

Jean-Marie
Toujours crie,
Jean-Benoît
Toujours boit;
Evariste
Est bien triste,
Et Robert
Est bien vert :
Que l'amour malin contre eux nous assiste,
Le printemps, l'été, l'automne et l'hiver!

LES GARÇONS

Madeleine
Parle à peine,
Et Margot
Jase trop;
Marinette
Est sans tête,
Jeanneton
Sans téton :
Mais le plus vaillant, pour la moins honnête,
Tourne, tourne, tourne, ainsi qu'un toton.

XXXIV

J'ai peur de cueillir la fleur
Fraîche et satinée :
Elle serait, sur mon cœur,
Si vite fanée !

Mais un autre la prendra,
Si je ne la cueille ;
Ou le vent l'emportera
Bientôt, feuille à feuille.

Viens donc, ô fleur, apaiser
Mon deuil quelques heures,
Et mourir dans un baiser,
S'il faut que tu meures!

XXXV

NINON ET SON SEIGNEUR

A l'ombre d'un pommier vermeil,
Près d'une eau vive au frais murmure,
Ninon danse, légère et pure,
Entre deux rayons de soleil.

Par ce doux ciel bleu de septembre,
Elle est adorable, Ninon,
Avec sa coiffe de linon,
Son jupon rouge et sa croix d'ambre.

« — Ninon, l'or fin de tes cheveux
Vaut les trésors de vingt marquises ;
Ninon, tes lèvres sont exquises ;
Ninon, je t'aime et je te veux ! »

« — Monseigneur, vous semblez fort tendre,
Mais mon cœur est déjà conquis ;
Pour les trésors de vingt marquis
Je ne saurais plus le reprendre. »

A l'ombre d'un pommier vermeil,
Près d'une eau vive au frais murmure,
Ninon danse, légère et pure,
Entre deux rayons de soleil.

XXXVI

PROPOS DE SAINTETÉ

Saint Leu disait à saint Gilles
Avec un sourire fin :
— Je mets, par les Évangiles,
Le cidre au-dessus du vin !

— Cidre et vin se laissent boire,
Dit saint Gilles à saint Leu ;
L'un et l'autre me font croire
A la grandeur du bon Dieu.

XXXVII

SÉPARATION

Adieu, Jeanne, ô Jeanne que j'aime !
Loin de moi, pense à nos amours !
Je saurai de même
Y songer toujours.

Entends-tu la mer qui m'appelle
En berçant mon bateau là-bas ?
Jeanne, adieu ! Sois belle,
Ne t'afflige pas !

Jamais, Jeanne, on ne fait naufrage,
Tant qu'on est aimé d'un cœur pur ;
J'ai contre l'orage
Tes grands yeux d'azur.

Dis mon nom, sur la grève grise,
A l'astre, au vent qui fuit, si prompt !
L'étoile et la brise
Me le rediront ;

Et vers moi, par les nuits muettes,
Laisse aller tes baisers tremblants,
Avec les mouettes
Et les goëlands !

XXXVIII

LA CHOULE

C'est fête aujourd'hui, c'est la Choule.
Voyez! le monde arrive en foule;
On va, dans le pays normand,
Boire et jaser énormément.

Le Carême amène la Choule :
On s'y querelle, on y roucoule,
Et le galant offre des noix
A la belle dont il fait choix.

Vive l'amour, vive la Choule!
Chaque coq y cherche sa poule;
Puis, le don des noix accepté,
Il est son danseur pour l'été!

On est gai, le jour de la Choule!
A pleins pichets le cidre coule,
Car, sans faire ses embarras,
La Choule vaut le Mardi-Gras.

Chantons, amis! fêtons la Choule!
Maint bon buveur y perd la boule;
Mais mainte fille au cœur fleuri
Y gagne un beau petit mari.

XXXIX

PLUIE ET SOLEIL

Dans notre forêt embaumée,
Sous la pluie et sous le soleil,
T'en souviens-tu, ma bien-aimée,
Fleurissait un arbre vermeil :
Frais, plein de sève épanouie,
L'arbre en fleur formait un berceau;
Sous le soleil et sous la pluie,
Dans l'arbre chantait un oiseau.

Parmi les fûts couverts de mousse,
Sous la pluie et sous le soleil,
Il chantait d'une voix bien douce,
Il donnait un bien doux conseil!
Quand, frôlant la feuille qui plie,
Nous nous perdions ensemble au bois,
Sous le soleil et sous la pluie
Nos deux cœurs s'ouvraient à sa voix.

L'oiseau charmeur, ma bien-aimée,
Sous la pluie et sous le soleil,
Il chante encor dans la ramée,
Au fond du bois toujours pareil.
L'extase pourtant s'est enfuie;
Rêvions-nous tous deux en plein jour?
Sous le soleil et sous la pluie,
O le divin rêve d'amour!

XL

BRANLE DOUBLE DE NORMANDIE

Le roi Loÿs, à la saison nouvelle,
(Que Jeannette est belle!)
Veut marier sa jeune demoiselle.
(Que Jeannette est belle, gai!
Gai! que Jeannette est belle!)

Veut marier sa jeune demoiselle.
(Que Thérèse est belle!)
Mais la princesse à son père est rebelle;
(Que Thérèse est belle, gai!
Gai! que Thérèse est belle!)

Mais la princesse à son père est rebelle;
(Que Suzanne est belle!)
Elle aime un duc, beau, brave et plein de zèle.
(Que Suzanne est belle, gai!
Gai! que Suzanne est belle!)

Elle aime un duc, beau, brave et plein de zèle.
(Que Martine est belle!)
Le roi la jette au fond d'une tournelle.
(Que Martine est belle, gai!
Gai! que Martine est belle!)

Le roi la jette au fond d'une tournelle.
(Que Lucette est belle!)
« — Quitte, dit-il, une amour criminelle!
(Que Lucette est belle, gai!
Gai! que Lucette est belle!)

« — Quitte, dit-il, une amour criminelle!
(Que Rosine est belle!)
« Ou tu mourras dans cette citadelle. »
(Que Rosine est belle, gai!
Gai! que Rosine est belle!)

« Ou tu mourras dans cette citadelle. »
(Que Denise est belle!)
On la croit morte, on la met en chapelle.
(Que Denise est belle, gai!
Gai! que Denise est belle!)

On la croit morte, on la met en chapelle.
(Que Gervaise est belle!)
Quarante abbés ont prié Dieu pour elle.
(Que Gervaise est belle, gai!
Gai! que Gervaise est belle!)

Quarante abbés ont prié Dieu pour elle.
(Que Sylvie est belle!)
Mais à minuit son galant vient, l'appelle.
(Que Sylvie est belle, gai!
Gai! que Sylvie est belle!)

Mais à minuit son galant vient, l'appelle.
(Que Brigitte est belle!)
Et doucement : « Je t'espérais! » dit-elle.
(Que Brigitte est belle, gai!
Gai! que Brigitte est belle!)

Et doucement : « Je t'espérais ! » dit-elle.
(Que Justine est belle !)
Fuyez, amants ! votre étoile étincelle.
(Que Justine est belle, gai !
Gai ! que Justine est belle !)

Fuyez, amants ! votre étoile étincelle.
(Que Victoire est belle !)
Dame bientôt devint la demoiselle ;
(Que Victoire est belle, gai !
Gai ! que Victoire est belle !)

Dame bientôt devint la demoiselle ;
(Baisons la plus belle !)
Et le beau duc eut beaucoup d'enfants d'elle.
(Baisons la plus belle, gai !
Gai ! baisons la plus belle !)

LA PLAGE ET LA FALAISE

LA PLAGE ET LA FALAISE

I

DEVANT LA MER

O mer, ô ciel d'or qu'incendie
Le soleil rouge en s'endormant,
Je veux chanter la Normandie,
Bien que je ne sois pas Normand.

Lorsque, sur l'Océan austère,
Dans une aurore de printemps,
M'apparut cette noble terre
Qui porta de si fiers titans,

Elle avait, comme un diadème,
Sa jeunesse éternelle au front,
Et c'est en amant que je l'aime !
Ses fils me le pardonneront.

Ah ! qui me rendra les soirées
Où je rêvais, les yeux ouverts,
Dans le clos plein d'herbes moirées,
Sur le sable des golfes verts !

Là rayonne, chante et médite,
Une muse aux regards sereins,
Née autrefois, comme Aphrodite,
De l'écume des flots marins ;

Ses seins roses, tandis que gronde
Le dieu Neptune au blanc cimier,
Sur sa poitrine ferme et ronde
Ont l'air de deux fleurs de pommier.

Elle a daigné, par les rivages,
Me cueillir — vous sera-t-il cher ? —
Ce bouquet de rimes sauvages :
Il sent la forêt et la mer.

II

BROUILLARDS DU MATIN

Ce matin, je n'ai rencontré
Dans les brouillards de la falaise
Qu'un troupeau de moutons, serré
Par un chien noir aux yeux de braise.

Le berger, sur un tertre assis,
Tricotait de la laine grise ;
Le sol, aux contours indécis,
Fuyait sous la brume et la bise.

Autour des éboulements blancs,
La bruyère était violette.
Pas de ciel. Vers les blés tremblants,
Au loin chantait une alouette;

Tandis qu'en bas, sur le galet,
Invisible et toujours présente,
A lourdes lames déferlait
La grande mer retentissante.

III

SUR LA CÔTE

Il fait doux. Je m'en vais, seul, au hasard, sans règle,
Marchant vite. Bientôt, je longe à pas plus lents,
Entre les blés épais et les barbes du seigle,
Un champ de trèfle en fleur et de papillons blancs.

Des chevaux sont au vert, auprès des vaches rousses;
La pointe d'un ajonc berce un oiseau cendré.
Pour gravir, je choisis les pentes les plus douces,
Et j'aspire au versant que je redescendrai.

Mais en haut, je m'arrête. O solennel silence!
Rien que des profondeurs d'azur, à l'horizon:
Au fond du gouffre bleu tout mon être s'élance,
Je noie en l'infini mes sens et ma raison.

Je n'ai plus souvenir du temps ni de l'espace;
Libre, mon âme sort de son vivant tombeau,
Et renaît, loin de tout ce qui décroît et passe,
Dans l'éther pur d'un monde immortellement beau.

Puis, il faut regagner la fourmilière humaine;
Et j'ai pitié de nous qui ne durons qu'un jour,
Et qui trouvons moyen de mêler tant de haine,
Tant de haine à si peu d'amour.

IV

UN ANCÊTRE

Par le val où, fine rivière,
La Durdent rit, scintille et court,
A Grainville-la-Teinturière
Est né Jehan de Béthencourt.

Dans sa nef ronde aux blanches voiles,
Le front haut, le cœur simple et fier,
Vers le soleil, vers les étoiles,
Jehan s'en alla sur la mer.

Il fit mainte chose hardie,
Fut roi, conquit les Iles d'or,
Puis revint dans sa Normandie
Qui lui semblait plus douce encor.

Enfants blonds à la face rose,
Vous qui croissez, forts et joyeux,
Sur la terre où Jehan repose, —
Soyez dignes de vos aïeux !

V

LA FERME

L'existence qu'au ciel quelquefois je demande,
Serait simple, féconde, et paisible au grand air,
Comme, sur la côte normande,
Une ferme près de la mer.

La ferme a pour abri, contre les vents du large,
De forts talus herbeux couverts d'arbres géants,
Où se brise, en sonnant la charge,
Le souffle âpre des océans.

Hêtres, chênes rugueux, grands peupliers, beaux ormes,
C'est comme un bataillon carré de vieux soldats,
Protégeant, de leurs bras énormes,
La ferme et ses doux résédas.

Tendrement, grâce à ces héros, les jeunes roses,
Ouvrent leur cœur au ciel où volent les ramiers;
Et riant des bises moroses
Avril caresse les pommiers.

— Ainsi je voudrais vivre, et braver les orages
Sous le haut et discret rempart d'un noble orgueil,
Qui garde mes fleurs des outrages
Tandis que le flot bat l'écueil.

VI

HIRONDELLE DE MER

Sur la mer et ses colères,
L'hirondelle au ventre blanc
Agite, en son vol troublant,
Ses ailes triangulaires.

Comme elle est fine, nageant
Dans ce beau ciel gris-de-perle,
Tandis que le flot déferle
En larges nappes d'argent!

C'est une flèche vivante,
Aux caprices caressants,
Qui trace, dans tous les sens,
Mille dessins qu'elle invente.

Vol précis, léger, nerveux!
Elle frôle de sa plume
L'écueil où frémit l'écume,
Elle effleure nos cheveux.

Elle plane. tourne, plonge,
Vire soudain, prend l'essor,
S'abat brusque, et fuit encor
Sous le ciel que l'œil prolonge.

VII

EXCURSION

Rien ne fait mieux goûter les charmes
D'une retraite au bord des flots,
Qu'un voyage plein de vacarmes
Et de cahots.

Villes, hameaux, campagnes, grèves,
Apparaissez-moi tour à tour,
Et disparaissez, légers rêves
Faits en plein jour!

Rouen, duchesse féodale,
Sa couronne gothique au front,
M'ouvre sa haute cathédrale
Au chœur profond ;

Et Rouen, la riche bourgeoise,
L'accent traînant, les yeux bavards,
Me fait voir, coquette et narquoise,
Ses boulevards,

Ses quais neufs, ses faubourgs de briques.
Ses squares, ses gares de fer,
Et les fourneaux de ses fabriques
Aux feux d'enfer ;

Sans oublier ce palais-fée
Bâti par les vieux échevins,
Où dame Justice est coiffée
De joyaux fins !

Mais déjà la Seine fleurie
Glisse, comme un lacet d'argent,
Au corset vert de la prairie,
Son flot changeant.

Tout rit, tout est rayon, paillette;
Et c'est là, pourtant, qu'a sombré
Celle que notre grand poète
A tant pleuré!

Au Hâvre, à tous les étalages,
On voit, faisant leurs embarras,
Des objets d'art en coquillages
Et des aras.

Honfleur et la côte de Grâce
Sont chers à ceux qui n'ont pas peur
Du drame intime qui se passe
Sur le vapeur.

Plus loin, Trouville marivaude ;
Et ces messieurs des Mirlitons,
Devant la mondaine qui rôde,
Font les Tritons.

La silhouette de Granville
Est adorable sous le ciel.
Rien n'est comparable à ton île,
Mont Saint-Michel !

Fécamp, dit-on, est un peu triste.
Mais non ! La cité calme plaît
Au rêveur, et charme l'artiste,
Telle qu'elle est,

Avec son antique abbaye,
Ses bassins pleins d'agrès mouvants
Et sa vaste grève, envahie
Par tous les vents.

Étretat, cette parvenue
Dont je sais tant de cœurs épris,
N'est qu'une plage entretenue
Par tout Paris;

Mais comme, au fond de la vallée,
Sur les toits d'ardoise d'Yport,
La lune, changeante et voilée,
Miroite et dort!

Et comme, en la fraîche lumière
Du matin rose et bleu, là-haut,
Fleurit le petit cimetière
De Vattetot!

Dieppe a des airs de Célimène,
Dont je serais bien vite las :
A l'orgueil de cette inhumaine,
A ses galas,

Je préfère une ferme ouverte
Qui, lorsque passe un bon garçon,
A travers sa ramure verte
Rit sans façon.

Mais il n'est pas toujours commode
De rester à la ferme; aussi,
Dans l'aimable endroit à la mode
Où me voici,

Devant ce jardin minuscule,
A cinq minutes des galets,
J'habite le moins ridicule
De ces chalets.

Bah! j'ai les roses pour voisines;
Sous ce vieux pommier, rude aïeul,
Dans un fouillis de capucines
Monte un glaïeul;

La mer, toujours belle à merveille,
Me retrempe, me rajeunit;
Et chaque matin je m'éveille
Au chant d'un nid.

VIII

SIESTE

Yport. Après-midi de juillet.

Quand, au milieu du jour, un ciel d'un bleu charmant
Luit sur la mer calme et superbe,
A l'ombre des pommiers touffus d'un clos normand,
Comme on dort bien, couché dans l'herbe !

On se sent apaisé, l'air est très doux, on dort ;
Ou simplement l'on suit un rêve,
Que berce à temps égaux, et de moins en moins fort.
Le bruit des vagues sur la grève.

IX

Pieds nus, la petite bergère,
Enfant brunie aux clairs yeux bleus,
Dans les champs fauchés, suit, légère,
Son troupeau de moutons houleux.

Le vent qui souffle, l'a coiffée
De la paille d'or du sillon;
On dirait un conte de fée :
Est-ce Peau-d'Ane ou Cendrillon ?

O charmante et pauvre fillette
Qui, la branche verte à la main,
Telle qu'un rêve de poète,
Vas par les champs, hors du chemin,

Reste pure, simple, sauvage,
Et sois fidèle au temps jadis!
Paris ferait trop de ravage
En ton âme de paradis.

X

CHANSON MODERNE

Vivent les Normandes,
Petites ou grandes,
Au pétillement
Du cidre normand !

J'en sais de bien belles :
Ils sont moins doux qu'elles,
Les pommiers en fleur
De Vire et d'Honfleur.

Rien ne vaut la brune
Au clair de la lune,
Ni, pour le réveil,
La blonde au soleil.

Conduisez vos danses,
Filles de Coutances,
Sur l'herbe et le thym
Du vert Cotentin!

O l'odeur de sauge
Du frais vallon d'Auge,
Et les jolis yeux
Qu'on voit à Lisieux!

Tes filles nouvelles
Tournent les cervelles,
Normandie, autant
Que celles d'antan.

Le gars qui, naguère,
Conquit l'Angleterre,
N'avait point tèté
Plus ferme beauté.

Heureux qui se couche
Dans le Pays d'Ouche,
Ou se lève au sein
Du Pays bessin!

Vivent les Cauchoises,
Tendres ou narquoises,
Gais coquelicots
Du Pays de Caux!

XI

DIEPPE

C'est à Dieppe aujourd'hui que les Parisiennes
Viennent, pâles Circés, frêles magiciennes.
Entre les bras velus des baigneurs étonnés,
Saler et raffermir leurs charmes chiffonnés.
Dieppe est fort à la mode. On y danse. On y joue.
On y brunit un peu le velours de sa joue;
On y respire, au chant lointain des matelots,
L'âpre et subtil parfum exhalé par les flots;
Et l'air salubre, l'air qui souffle sur la grève,
L'air du vaste Océan, plein de vie et de rêve,
Régénère le cœur blasé qui s'alanguit.
— C'est à Dieppe autrefois que Duquesne naquit.

XI

EAUX DOUCES

O rivières de Normandie,
Comme vous, vos noms sont charmants,
Fraîche et limpide mélodie
Où l'eau chante, et qui semble ourdie
De perles et de diamants!

Divinement, les chastes Muses,
En les disant, vos noms légers,
Mêlent au bruit clair des écluses
Les flûtes et les cornemuses,
Et les danses dans les vergers.

Que de sources vers les prairies,
Vers les bois, sous les vieilles tours!
Et comme les Nymphes fleuries,
Entre les calmes métairies,
Mollement courbent leurs détours!

La Seine est leur aimable reine;
Toutes ont un charme câlin,
L'Orne, la Vie et la Virène,
Et la Vire, cette sirène
Qu'aimait Olivier Basselin.

Connaissez-vous l'Halouse, l'Eaulne,
L'Hoëne, l'Aure, qu'on voudrait
Couvrir de baisers comme un Faune,
La Briante qui rit sous l'aulne,
L'Andelle et sa verte forêt ?

Est-ce la Douve, est-ce la Dive,
La Muance, l'Epte ou l'Iton,
Qui, lorsque le printemps arrive,
Sait le mieux embellir sa rive
D'iris entr'ouvrant leur bouton ?

Laquelle a le plus doux murmure,
La Traine, déroulant ses flots
Comme une longue chevelure,
La Seulles, la Seuline, l'Ure
Ou l'Egrenne aux changeants tableaux ?

Quelle est la plus souple, l'Aubette,
La Lézarde en son vallon vert,
La Touque où Lisieux se reflète,
L'Ante, où, bras nus, la belle Arlette
Apparut au comte Robert?

Le soleil blond, la blanche lune
Aiment à dormir sur les bords
Où, non loin du vaste Neptune,
La Sée, unie à la Sélune,
Module de si fins accords.

L'onde de l'Hippocrène antique,
Avec sa riche floraison,
N'est certes pas plus poétique
Que l'eau du riollet rustique
D'où sort la Laize ou le Laizon.

C'est dans le paradis champêtre
Arrosé par ces flots discrets,
Que le ciel propice a vu naître
Les nourrissons qui devaient être
Malherbe, Corneille, Segrais.

Aujourd'hui l'industrie avide
Trouble l'innocent nonchaloir
Des rivières au cœur timide,
Qui pleurent leur passé limpide
Sous les pâles rayons du soir;

Et l'angelus des tinterelles,
Dont les notes vibrent dans l'air,
Tendres comme des tourterelles,
Élève au firmament pour elles
Son timbre léger, triste et clair.

Mais toujours les porteurs de lyre,
Sur leurs bords, devant leurs flots verts
Où le ciel se berce et se mire,
Viendront chercher le saint délire
Et le rythme pur des beaux vers.

XIII

Un ruisselet sous les branches
Reflète le ciel vermeil;
C'est le matin. Le soleil
Irise les vapeurs blanches.
La terre sort du sommeil.

Une fille passe, belle
Comme l'Aurore et l'Été,
Robuste comme Cybèle.
L'oiseau chante. L'agneau bêle.
Tout est baigné de clarté.

Le site est grand, simple, austère :
Dans un souffle salutaire,
J'aspire, au pied d'un bouleau,
La bonne odeur de la terre
Et la bonne odeur de l'eau.

XIV

SOIR DE RÉJOUISSANCE

La lune a fait son nid
Ce soir dans le platane;
Et le ciel diaphane
Aux rameaux bruns s'unit.

Sur des planches rustiques
Un orchestre banal,
Près d'un saignant fanal,
Écorche des musiques.

Une obscène chanson
Hurle; les promenades
S'emplissent d'embrassades
Qui sentent la boisson.

Maint couple sur la route
S'éloigne lentement;
Les discours de l'amant
Sont doux; l'amante écoute.

Mais le vent frais du soir
Emporte sans vergogne
Les serments de l'ivrogne
Loin, bien loin, dans le noir.

XV

PARADIS PERDU

Le genre humain suit un rêve
Qui le fait, par maint feston,
Aller de la pomme d'Ève
A la pomme de Newton.

Newton, c'est la patience
Retrouvant le paradis
Que, sous l'arbre de science,
O belle Ève, tu perdis!

C'est la sagesse de l'homme
Ayant longtemps attendu
Qu'à ses pieds tombât la pomme
Où la femme avait mordu.

XVI

RÊVES MARINS

Couché sur le thym des bergers
En haut de la falaise rousse,
Je vois fuir les voiliers légers
Qu'un vent d'Est à l'horizon pousse.
Mille rêves flottent dans l'air :
Je tends l'oreille et la narine;
Je respire l'odeur marine,
J'écoute le bruit de la mer.

O mer si douce et si perverse,
Thétis, jeune éternellement,
Toujours belle et toujours diverse,
Je serai toujours ton amant!
Toujours, en dépit des tempêtes,
Avec ivresse je te vois;
Mon cœur bat plus vite, à ta voix
Pleine de douleurs et de fêtes.

Parfois, en poète païen,
Je crois que chaque vague est femme
Et danse sur un rythme ancien,
Rythme magique où chante une âme,
Quelque danse aux libres élans,
Qui, soulevant sa robe verte,
Fait mousser sur sa croupe alerte
La dentelle de ses volants.

XVII

APRÈS LA MOISSON

On a coupé les blés, on a coupé les seigles;
On ne voit plus, parmi les épis inégaux,
Flamber au grand soleil les frais coquelicots
Dont se paraient hier les fillettes espiègles.

On a coupé partout les épis lourds de grain;
On a coupé les blés avec les marguerites
Que venaient effeuiller, selon les anciens rites,
Les amants inquiets, pour tromper leur chagrin.

On a coupé les blés qui rempliront les huches,
Coupé les blés profonds constellés de bleuets;
On a lié la gerbe; on a, sur les guérets,
Fait des meules, au loin semblables à des ruches.

On a coupé les blés, où, dès le point du jour,
L'oiseau gaulois, l'oiseau le plus cher au poète,
La douce, la joyeuse et légère alouette,
Montait dans la lumière avec un chant d'amour.

On a coupé les blés où l'été fait éclore
Un si charmant sourire à son souffle de feu :
Marguerites, bleuets, coquelicots, adieu!
Adieu, rayonnement du bouquet tricolore!

Il n'est plus, le blé blond que nous aimions à voir!
Mais l'air pur berce encore, ô Brizeux, ô Virgile,
Sur le tendre corail d'une tige fragile,
La fleur mélancolique et blanche du blé noir.

XV

SUR LA PLAGE

La plage étincelle, fume
Et retentit, vaste enclume
Que les vagues et le vent
Couvrent de bruit et d'écume.
Je vais, selon ma coutume,
Le long du galet mouvant,
Les yeux au large, rêvant
Quelque rêve décevant,
Salé de fraîche amertume.

Avec leurs doux cris joyeux
Et leurs minois ingénues,
De beaux enfants, jambes nues,
Se mouillent à qui mieux mieux.
De loin, les suit et les gronde
Une vieille grand'maman.
Une jeune femme blonde
Lit toute seule un roman.
Les légères mousselines
Des nuages vagabonds
Se déchirent aux collines.
Les grandes vagues félines
Se cabrent, puis font des bonds.
Et je contemple l'abîme;
Et je voudrais, âme et corps,
Me mêler aux longs accords
Qui roulent de cime en cime.

XIX

BLANC BONNET

On ne porte plus la coiffe cauchoise
Qu'au bal costumé pour le Mardi-gras :
A vos pommiers verts, vieux clochers d'ardoise,
Sonnez-en le glas !

On porte chapeau ! — Qu'elles étaient belles,
Cependant, aux jours trop vite oubliés,
Vos Normandes, sous leurs flots de dentelles
Et leurs tabliers !

Que les papillons des coiffes légères
Faisaient un charmant effet de blancheur
Sur les clairs yeux bleus de vos ménagères
Pleines de fraîcheur !

XX

ARLETTE

I

Jeune, illustre, joyeux, encor libre d'amour,
Le beau comte Robert, revenant un beau jour,
Sur son cheval de chasse, au château de Falaise,
Avisa devant lui, fraîche comme une fraise,
Une fille penchée à l'ombre d'un bouleau,
Qui, les bras nus, battait son linge au bord de l'eau.

Elle était là, tout près, si naïvement belle
Qu'il s'arrêta, gagné d'une ivresse nouvelle;
Et ce fut, dans son cœur surpris, un brusque éveil.
Légers cheveux, luisant comme l'or du soleil
Sur un petit front pur comme un matin sans nue,
Doux contours, encadrant une grâce ingénue,
Lèvres couleur d'aurore et regard de ciel bleu,
La lavandière avait levé la tête un peu,
Et de l'étonnement du beau comte étonnée,
Le regardait, rieuse, étrange, illuminée
Par le rayonnement de sa jeunesse en fleur.
Il devint rouge, après un instant de pâleur,
Resta les yeux baissés d'abord, ne sut rien dire,
Puis, sous l'éclat vainqueur de ce jeune sourire :
« — Qui donc êtes-vous, belle, et quel est votre nom? »
Fit-il, aussi honteux qu'un petit compagnon.
A quoi, discrètement et sans trop d'assurance,
D'une voix de cristal où tintait l'espérance,
La belle répondit : « — Si je n'ai le bonheur
De vous être connue, on vous connaît, seigneur;
Moi, je m'appelle Arlette, et, ne vous en déplaise,
Mon père, un pelletier, est bourgeois de Falaise. »

Elle dit; et, l'écho de sa voix dans le cœur,
Il s'en alla pensif. Et, s'élevant en chœur,
Les chansons des oiseaux cachés parmi les branches
Le suivirent de loin jusqu'au pied des tours blanches.

II

Dès lors, le comte fut un autre homme. Il semblait
Qu'un cher et décevant souvenir le troublait.
A la chasse, au château, dans la veille ou le rêve,
La douce vision, le poursuivant sans trêve,
Egarait vaguement ses pas irrésolus :
Si bien que, vers la fin de mai, n'y tenant plus,
Devoré de désir, de fièvre et d'insomnie,
Il prit à part, un soir, toute affaire finie,
Son ami le plus cher, Néël du Cotentin,
Avec son chambellan privé, le vieux Tostain.
Il leur conta d'un trait toute son aventure :
Arlette au bord de l'eau, bras nus dans la verdure,

Les propos échangés, son trouble, son amour.
« — J'en meurs, ajouta-t-il sans prendre aucun détour.
Or, vous dont je connais la prudence et le zèle,
Ne pourriez-vous, tous deux, aller demain chez elle?
Il faudrait là, d'un ton très doux, très circonspect,
Très ferme, avec le plus affectueux respect,
Solliciter le père et présenter requête
Afin qu'autorisant ma tendresse secrète,
Il consente à donner, en tout bien, tout honneur,
Sa fille pour amie à son maître et seigneur?
Un refus me ferait une grave blessure.
Mais qu'on se fie à nous ! et nul, je vous le jure,
Ne se repentira de cet heureux accord.
Je veux qu'Arlette soit contente de son sort.
Elle aura des joyaux qui la rendront plus belle,
Un grand titre; et, plus tard, j'arrangerai pour elle,
En temps et lieu, si telle est son opinion,
Une très opulente et très noble union. »

Près du père, au jour dit, la démarche fut faite.
Le digne homme, inquiet et secouant la tête,

Répliqua qu'il pouvait, sans se gêner beaucoup,
Marier la fillette, à l'église, à son goût;
Mais qu'il réfléchirait, parlerait à la mère,
Et, si ce n'était pas une flamme éphémère,
Verrait à ce que nul ne se crût offensé.
Il avait peur du comte, étant vieux et sensé.
Il appela sa femme, il fit venir Arlette.
On tint conseil. La mère eût dit oui. La fillette
Pensa qu'ayant un oncle ermite en la forêt,
Il fallait voir comment le saint homme dirait.
Et tous trois, pour ne point discuter davantage,
Allèrent consulter l'ermite à l'ermitage,
Dans les bois de Gouffern, sous les hêtres moussus.
Or, voici ce que dit l'ermite là-dessus,
Après avoir prié tout le jour dans sa grotte :
« — Le monde est un navire ayant Dieu pour pilote,
Dit-il; et Dieu connaît notre but mieux que nous.
S'il veut nous éprouver, adorons à genoux;
Puis, quoi qu'il nous propose, allons droit dans sa voie
Sans craindre d'arriver où le Ciel nous envoie !
Il mène à Bethléem Ruth avec Noémi;
Il introduit Judith au camp de l'ennemi;

Lorsqu'au fond de l'exil son peuple en pleurs l'appelle.
Il rend la jeune Esther invinciblement belle;
Et l'on comprend alors pourquoi sa volonté
Asservit ici-bas la force à la beauté. »

III

Il faut bien obéir quand l'oracle commande.
Arlette s'y soumit avec la foi normande;
Et Robert l'envoya quérir, le soir suivant,
Par Néël et Tostain. « — Quoi! fit-elle, observant
Qu'ils étaient seuls, à pied, sans escorte et sans suite:
Est-ce ainsi qu'on prétend me faire la conduite?
Faudra-t-il me voiler? Par hasard, me prend-on
Pour quelque courtisane ou quelque Jeanneton?
Rien n'a jamais terni le nom dont on me nomme;
Je suis honnête femme et fille d'honnête homme.
Le comte a-t-il déjà honte de son amour?
Je veux aller chez lui franchement, en plein jour;
Je n'ai rien à cacher, ce que je fais m'honore.
Mon cheval piaffera sur le pavé sonore;

Je me revêtirai de mes plus beaux habits:
Je mettrai mon collier de perles, mes rubis;
Et si quelqu'un y voit quelque chose à redire,
Je n'aurai même pas un dédaigneux sourire,
Mais nul chrétien loyal ne m'en tiendra rigueur,
Et mainte noble dame aura l'envie au cœur. »

On exauça ses vœux, on vint en grand cortège;
Et sur un cheval, doux et blanc comme la neige,
Qu'au seuil de sa maison l'on tenait arrêté,
Blanche et de blanc vêtue, avec légèreté
Elle monta, riant sous de furtives larmes :
Malgré l'orgueil naïf qu'elle avait de ses charmes,
Elle ne pouvait pas se défendre, en quittant
Ses parents qui pleuraient, de pleurer un instant
Tout semblait cependant espoir, caresse, joie.
Des pages, habillés d'argent, d'or et de soie,
Ouvraient la cavalcade; ensuite des vassaux
Caracolaient, sous les pignons et les arceaux.
Au bruit, les bonnes gens venaient devant leur porte;
Ils regardaient, béants, cette brillante escorte;

Et dans chaque logis, laissant là leur travail,
Les femmes souriaient derrière le vitrail;
Et chacun admirait, sans mauvaise pensée,
La grâce solennelle et la candeur osée
De cette charmeresse aux yeux d'un bleu si doux.
Ses cheveux blonds flottaient, épars, au vent jaloux;
Les lys étaient en fleur, le ciel était sans ride;
Et, Tostain conduisant le cheval par la bride,
On traversa la ville en ce noble appareil.

Le soleil se couchait au fond du ciel vermeil,
Lorsque l'on arriva devant la forteresse.
Soit par ordre, soit par hasard ou maladresse,
On fit halte en regard du guichet latéral.
« — J'aimerais mieux aller au caveau sépulcral
Qu'entrer dans le château par cette porte obscure,
Dit Arlette; un tel seuil est de mauvais augure.
Alors, comme ils auraient beau jeu, les ricaneurs!
Vous oubliez toujours qui je suis, messeigneurs;
Ma famille est pourtant connue en la contrée.
Je n'entrerai céans que par la grande entrée.

Faites sonner du cor; faites donner avis
Que je suis là. Je veux que tous les ponts-levis
Soient abaissés. Je veux qu'à la clarté des torches
Estafiers et piquiers se rangent sous les porches;
Que dans sa cour d'honneur, entre ses chevaliers,
Le comte me reçoive en bas des escaliers,
Et qu'avec les égards dûs à mon caractère
Il me prête la main pour mettre pied à terre. »
Pour qu'on n'obéît pas, Arlette était vraiment
Trop belle, et trop charmante en son emportement.
On abaissa les ponts, les trompettes sonnèrent,
Aux pourpres des flambeaux les tours s'illuminèrent;
Les piquiers prirent rang; puis le jeune seigneur,
En personne, front nu, vint dans la cour d'honneur,
Et, se tenant debout auprès de la monture,
Donna la main à la divine créature.

Ce soir-là, fut conçu Guillaume le Bâtard,
Qui devint duc après son père, et qui, plus tard,
S'étant, la lance au poing, fait surnommer Guillaume
Le Conquérant, régna sur un puissant royaume.

XXI

HARFLEUR

Harfleur, avec son moulin
Reflété par la Lézarde,
Au rêveur qui s'y hasarde
Semble encore, en son déclin,
Plus beau que Vienne et Berlin.

Harfleur, qui tombe en détresse
Et que fuit le flot marin,
Fut jadis « Port souverain »,
Cité pleine d'allégresse,
Et solide forteresse.

C'était l'honneur et la fleur
Du sol normand, pour nos pères;
Et dans les siècles prospères
On vantait avec chaleur
La « République d'Harfleur » !

Pour conserver la mémoire
De cet âge radieux,
Harfleur offre encore aux yeux
Mainte preuve péremptoire
De son passé plein de gloire :

Son église, aux fins chardons,
Semble un décor de féerie,
Et dresse, toute fleurie,
Sa flèche, ses clochetons,
Comme aux jours que nous chantons.

Aux flots, aux prés, à la roche,
Dans l'air pur des matins d'or,
Elle sonne, sonne encor,
Les cent quatre coups de cloche
De ses héros sans reproche,

Qui, cent quatre seulement,
Au bon vieux temps faisaient taire
La vaniteuse Angleterre,
Et lui faisaient voir comment
S'affranchit le sol normand.

XXII

AU BERGER ENDORMI

Réveille-toi, berger qui dors à croppetons,
Et regarde là-haut cette blanche bergère !
Dans les champs bleus du ciel, souriante et légère,
La lune fait courir son troupeau de moutons.

Sur le fin clocher gris de l'antique chapelle,
Au loin, l'heure argentine expire dans les airs ;
Déjà l'on n'entend plus par les guérets déserts
Que le cri caressant de l'oiseau qui rappelle.

Ce soir, les yeux ouverts, il est doux de songer :
Berger, réveille-toi sous ton manteau de laine !
Phébé descend du ciel, sens-tu sa fraîche haleine?
Phébé te baise au front, réveille-toi, berger !

XXIII

LE SORBIER

Le sorbier, dont luit et danse
La baie aux vives couleurs,
Est le grenier d'abondance
Des oiseaux siffleurs.

C'est en becquetant la sorbe
Qu'ils chantent leurs plus beaux chants :
Elle est rouge comme l'orbe
Des soleils couchants.

Quel gai festin, lorsqu'arrive,
Sur l'arbre où rit ce trésor,
Le roitelet ou la grive
Dans un rayon d'or!

Je sais, près de la frontière,
Un bon pays de bouviers,
Où l'on plante au cimetière
De légers sorbiers,

Pour que les oiseaux, l'automne,
Y chantent, sur les tombeaux,
Aux morts que tout abandonne,
Leurs chants les plus beaux.

XXIV

LES MEULES

A l'heure où le soleil sur l'horizon décline,
Quelle douceur d'aller, sans but, à travers champs!
Dans un parfait oubli des sots et des méchants,
On contemple, pensif, la plaine et la colline.

Déjà l'été s'éteint. Il n'est plus de bleuets
Qu'au ciel et dans les yeux des belles filles blondes ;
A la place où les blés berçaient au loin leurs ondes,
S'allongent les sillons des champs nus et muets.

Mais on entend chanter dans la haie encor verte
Un oiselet joyeux qu'on craint d'effaroucher;
Et là-bas, on admire, au-dessus du verger,
La vitre qui flamboie à la fenêtre ouverte.

L'air qui souffle est plus frais, on se sent plus dispos :
Sur les meules, formant de lourdes citadelles,
Tournent légèrement les jeunes hirondelles ;
Et l'on rentre au logis en croisant des troupeaux.

XXV

CAEN

Les poètes ont nommé Caen
L'Athènes de la Normandie :
Segrais, doux rival de Racan,
Y ressuscita l'Arcadie.

Malfilâtre est né dans ses murs ;
Et notre vieux maître, Malherbe,
Y fit cueillir de beaux fruits mûrs
Par sa Muse austère et superbe.

— Si je songe à cette cité.
Ce qu'avant tout je me rappelle.
C'est maint cloître désaffecté,
Maint grenier fait d'une chapelle ;

Et les sonneurs n'osent toucher
Au vieux bourdon de Saint-Étienne.
Craignant de casser le clocher
De la cathédrale chrétienne.

XXVI

PLEURS SANS CAUSE

La mer monte. La mer, immense et monotone,
Vient battre le rocher.
J'entends, sous le ciel froid, dans la bise d'automne,
Les vagues s'approcher.

Mer aux flots d'argent glauque et de sombre améthyste,
Océan indompté,
Comme l'âme se sent faible, petite et triste,
Devant ta majesté!

Tout ce qui m'attachait aux choses de la vie
Semble s'évaporer,
Et dans le fond du cœur il me prend une envie
Étrange de pleurer.

Pourquoi cet abandon suprême a-t-il les charmes
D'un enivrant poison?
Et pourquoi sur ma joue, ô larmes, vaines larmes,
Roulez-vous sans raison?

XXVII

IMPRESSIONS ET CROQUIS

I

Verger fécond, jardin charmant,
Clos où luit la pomme vermeille,
Je t'aime. ô bon pays normand,
Lorsqu'un matin clair t'ensoleille.

Je t'aime, salubre et beau parc,
Terre d'amour et de merveille
Où, des cendres de Jeanne d'Arc,
Naquit jadis le grand Corneille!

II

HERBAGE

L'herbe haute, drue et grasse,
Luit d'une verte fraîcheur;
On dirait qu'ici ne passe
Jamais le fer du faucheur.

Les pommiers ronds, qu'ébouriffe
La bise âpre de la mer,
Entourent, comme un pontife,
Un peuplier, géant fier,

Qui, brouillant ses feuilles fines
Sur tous ces nains chevelus,
Dès l'aube chante matines
Et le soir dit l'angelus.

III

Il pleut : tout ruisselle de pleurs,
Les branches, les feuilles, les fleurs;
Et l'univers, noyé de larmes,
Blême, éteint, sans forces ni charmes,
N'est plus qu'un fleuve de douleurs.

Un rayon brille : la nature
Rouvre les yeux, rit, se rassure,
Et, comme par enchantement,
Dans chaque larme un diamant
Étincelle sur la ramure.

IV

A travers la forêt profonde et la clairière,
Par les feux du soleil, par la pluie ou le vent,
Seul, à pied, je chemine et je rêve, en suivant
L'étroit sentier perdu sous la haute bruyère.

Plein de chers souvenirs et de riants espoirs,
Je marche; et le buisson m'arrête, offrant sa mûre,
Noire comme les yeux de la douce figure
Dont, tant de fois déjà, j'ai baisé les yeux noirs!

V

TERRES LABOURÉES

Je voudrais, en guise d'étude,
Là, contre un saule, au bord de l'eau,
Croquer avec exactitude
Ce rustique et simple tableau :

Ciel gris, labours bruns, plaine nue,
Et sous le vol d'un oisillon,
Un paysan à sa charrue,
Dont le soc luit sur le sillon.

VI

VERS LES ÉTANGS

Astres du firmament splendide,
Entendez-vous, divins troupeaux,
Dans le silence et le repos
De l'étroite vallée humide,
Tinter l'harmonica limpide
Des mélancoliques crapauds?

La bête difforme et livide,
Dès que l'ombre envahit l'azur,
Vous guette à l'horizon obscur;
Et son cœur, de tendresse avide,
Vibre, sous votre éclat candide,
Comme un cristal fluide et pur.

VII

LA PIE

La fraîche et lisse verdure
De ces genêts effilés
Seule luit dans la nature,
Sous le deuil des cieux voilés.

Une pie en l'air s'envole
Et crie au bois qui rêvait :
« — L'homme est sot, la femme est folle,
Dieu ne sait pas ce qu'il fait. »

VIII

Musset, cœur tendre qui succombe,
Demande, se sentant plier,
Un saule éploré sur sa tombe.
— Je voudrais un clair peuplier,

Préférant, sur mon solitaire
Et long repos silencieux,
A l'arbre courbé vers la terre,
L'arbre élancé droit vers les cieux.

XXVIII

SOIR D'ORAGE

La tempête a hurlé tout le jour. La nuit tombe.
Il fait noir sous le ciel comme au fond d'une tombe ;
Il pleut, il vente, il tonne, et, plein d'âpres retours,
L'Océan sombre éclate en rugissement sourds.
Que fais-je ici, debout à la fenêtre ouverte,
Guettant le rouge éclair sur la frondaison verte ?
Sortons ! je suis resté trop longtemps enfermé ;
J'ai besoin d'air, d'espace, et j'ai toujours aimé
A rafraîchir mon front dans l'ouragan qui pleure.
La plage est à deux pas, j'y serai tout à l'heure.

Dieu ! quel vent, quelle nuit, quels funèbres reflets !...
J'arrive enfin ! je sens sous mes pieds les galets,
La bise m'enveloppe, et la vague écroulée
Me jaillit au visage en poussière salée.
Personne ! je suis seul, j'ai le plaisir amer
D'être seul, dans l'orage, en face de la mer.

Sous les nuages lourds, épais, salis de bistre,
Une phosphorescence effarée et sinistre
Flotte, vacille, meurt, renaît, laisse entrevoir
Je ne sais quel atroce accès de désespoir,
Mêlant, broyant, poussant vers des gouffres avides,
D'innombrables troupeaux de fantômes livides
Qui rampent, convulsés, s'enroulent en longs nœuds,
Se déroulent, avec des bonds vertigineux,
Et, tout d'un coup, dressés aussi haut que des chênes,
Clament, en secouant leurs bras chargés de chaînes.
Ils viennent ! on dirait des fous en liberté,
Des fous géants, les yeux pleins de fauve clarté.
Dans quel enfer vont-ils m'emporter? Je recule;
J'ai peur, en ce lugubre et mourant crépuscule.

Non ! leur élan retombe et se brise à mes pieds ;
Devant l'immense fosse aux monstres, je m'assieds,
Et serrant mon manteau, j'écoute, je regarde
Le vent tumultueux et la vague hagarde.

Mais voici que, semblable à ces oiseaux de mer
Qu'on voit couper l'écume aux lueurs de l'éclair,
Et qui, perdus bien loin parmi l'ouragan sombre,
Percent de cris aigus les grondements de l'ombre,
Voici qu'en plein combat de la foudre et des flots,
En pleine bise, en plein hasard, en plein chaos,
Mon âme frémissante ouvre soudain son aile,
A ce déchaînement formidable se mêle,
Palpite dans la houle aux rocs noirs d'un écueil,
Et fuit, blancheur éparse, en l'insondable deuil.
J'ai le vertige, comme un être qui se noie ;
Et sous mon crâne, et dans mon cœur, bat et tournoie
L'Océan tout entier avec tous ses démons.
La rafale, en sifflant, traverse mes poumons.
Je crois entendre, au loin, sur la vague traîtresse,
Les coups multipliés du canon de détresse,

Les mâts brisés, les gens entassés sur le pont,
Puis la clameur suprême, à quoi rien ne répond
Hors le rauque aboiement de la meute marine :
La lame étreint déjà chaque homme à la poitrine.
Tandis qu'un précipice énorme, sous la nef,
S'ouvre, pour engloutir l'équipage et son chef,
Et tant de naufragés à genoux, morne foule
Sur qui l'eau se referme, ainsi qu'un mur s'écroule.
C'en est fait! je distingue, au fond de ce long bruit,
Un silence de mort. Épouvantable nuit!
Je sens parfois passer sur mon visage pâle
Le souffle haletant d'un noir Titan qui râle ;
Le ciel semble tomber sur moi, les yeux crevés.
J'étouffe ; je m'enfuis sans savoir où je vais,
Éperdu, pantelant, brisé, le glas dans l'âme.

O Lucrèce, ô poète où luit l'antique flamme,
Amant de l'univers, vainqueur des dieux, comment,
Dans tes vers purs et forts comme le diamant,
As-tu pu, toi si grand, chanter qu'il est suave,
Quand, sur les flots battus des vents, bondit l'épave,

De voir en mer, au large, étant soi-même au port,
D'autres mortels lutter par un suprême effort ?
Non, le malheur d'autrui pour moi n'a point de charme ;
Même d'un ennemi, la douleur me désarme ;
Et comme a dit Térence au vieux peuple romain,
Je suis homme, et ne suis soustrait à rien d'humain.
Quand la convulsion de l'aveugle nature
Roule et tord mon semblable en quelque âpre torture,
C'est ma chair, c'est mon sang, c'est mon âme, c'est moi,
Moi tout entier qui souffre, et qui, dans un émoi
Terrible, les deux bras levés vers la lumière,
Crie : — O toute-puissance, ô justice première,
Etincelant foyer d'où sort l'aveuglement,
Bonté créant le mal si lamentablement,
Quel est donc notre crime ? O lueur, ô fantôme,
Impénétrable esprit pénétrant chaque atome,
Qu'avons-nous fait, qu'avons-nous fait, pour être ainsi
Le jouet de l'eau sombre et des vents sans merci ?
Pourquoi mettre toujours les âmes à l'épreuve ?
Pourquoi prendre ce mousse à cette pauvre veuve
Qui là-bas, dans l'église, entre les bancs de bois,
S'agenouille, menton branlant, cœur aux abois,

Et songe, en regardant brûler le triste cierge,
Que pour d'autres en vain elle implora la Vierge
Par de semblables soirs ? Pourquoi livrer aux flots
Le hardi capitaine avec ses matelots ?
Pitié pour l'émigrant, maigre sous l'humble blouse,
Qui s'en va, loin, bien loin d'une rive jalouse,
Il ne sait où, chercher, à la grâce de Dieu,
Son coin de terre libre et sa part de ciel bleu !
Et pour le passager qui, plein d'idolâtrie.
Revient, après vingt ans d'exil, dans sa patrie,
Les bras déjà tendus vers la vieille amitié,
Et qui songe aux tombeaux de ses pères, pitié !

Je sens tourbillonner en ma cervelle ardente
Des cercles de damnés, comme en l'Enfer de Dante :
Douce nature, en proie à d'aveugles courroux,
Source vive épanchant la sève aux bourgeons roux,
Flamme dont le reflet empourpre au loin les cimes,
Pitié ! Jette entre nous et toi, sur les abîmes,
Ainsi qu'un pont léger, pur, immatériel,
Ce gage d'harmonie et de paix, l'arc-en-ciel !

XXIX

Debout, immobile, à la crête
Des hauteurs claires, dans l'air vif,
Se tient, blouse bleue, et nu-tête,
Le vieux berger maigre et pensif.

Échelonné sur une pente,
Et du mont mordillant les flancs,
Lentement descend et serpente
Le long troupeau des moutons blancs.

Le vent souffle à travers les branches :
Sur l'azur froid du ciel mouvant,
Autres files de toisons blanches.
Les nuages s'en vont au vent;

Et comme les pâles nuées,
Comme les moutons du troupeau,
Nos âmes, vite exténuées,
S'acheminent vers le tombeau.

XXX

VOIX D'ENFANTS

Le ciel marin, ce soir, est rose et vert
Comme une fleur frileuse et délicate;
Sur l'horizon, d'ombre à moitié couvert,
Flamboie encore un long fil écarlate.

Carguez la voile au pied du mât penchant,
Bons mariniers qui venez de la pêche!
L'air pur déjà vous apporte le chant
Des enfants blonds à la figure fraîche.

La barque aborde, on entend un baiser;
Puis, de nouveau, tintent les douces rondes,
Que dans le soir, de loin, semblent bercer
Le ciel marin et les vagues profondes.

XXXI

Les hirondelles sont parties,
Le ciel muet semble désert :
Adieu le délicat concert
Des ailes fines et hardies!

Tout revêt déjà des tons froids;
Dans les bois où rôdaient les Faunes,
On marche sur les feuilles jaunes,
Qui jonchent les sentiers étroits.

Le matin se voile de brume,
Le soir saigne comme un blessé.
Voici venir l'hiver glacé!
Psyché tousse, l'Amour s'enrhume.

L'hiver vient. Bacchus, au secours!
Dieu jeune à la sève vermeille,
Sors, en chantant, de la bouteille,
Et rends-nous l'ardeur des beaux jours!

Il faut aux âmes engourdies
Bon vin, bon gîte, et foyer clair. —
Un long sanglot traverse l'air :
Les hirondelles sont parties!

XXXII

LES SOUVENIRS

Par les sentiers des champs mélancoliques,
Comme il fait bon cheminer solitaire,
Dans le plaintif et caressant mystère
D'un soir d'automne aux longs rayons obliques!

On boit un philtre exquis, mais sans ivresse;
Le monde entier n'est que rêve et silence;
D'un rythme lent, le peuplier balance
Ses rameaux d'or que le ciel bleu caresse.

Tandis que fuit la légère fumée
Qui vers l'azur s'élève des chaumières,
Le cœur se rouvre à ses amours premières;
On croit bercer encor la bien-aimée.

Si l'espérance est le bonheur suprême
Quand le printemps rit sur les verts calices,
Les souvenirs, l'automne, ont leurs délices :
Ils sont plus doux que la volupté même.

XXXIII

LES VEUVES

Au bruit des vents, au bruit des flots,
Tourne le goëland sauvage;
Et les femmes des matelots
Sont assises sur le rivage.

Elles n'ont ni bas ni souliers,
Les misérables marinières;
Mais dans leurs pauvres tabliers
Elles ont ramassé des pierres.

Sous l'écume, sous les remous,
La mer se gonfle, la mer monte;
Toutes lui jettent leurs cailloux,
Et lui disent : « — Honte à toi! honte!

« O mer perfide qui grandis
« Et dont gronde la voix farouche,
« Qu'as-tu fait des hommes hardis
« Qui nous embrassaient sur la bouche?

« — Hélas! dit sourdement la mer,
« Est-ce ma faute, bonnes femmes,
« Si vos maris au regard clair
« Sont maintenant des corps sans âmes?

« Paix! ne me les réclamez point,
« Car je ne saurais vous les rendre! »
Et les femmes, sans la comprendre,
Pleurent en lui montrant le poing.

XXXIV

COUPS DE FUSIL

Dans les brouillards rampants, parmi les feuilles rousses,
L'Automne, en vêtement de chasseur, sur les mousses
Marche à pas lourds, au fond des funèbres forêts.
Hauts, nus, pareils aux mâts couverts de fins agrès,
Les arbres sont bercés, comme une flotte en rade,
Par un vent imprégné de pleurs, dont la tirade,
Morne et plaintive, émeut longuement les buissons
Où sont mortes les fleurs et mortes les chansons.
Les champs sont dévastés, la plaine est monotone.
Parfois dans le taillis un coup de feu détonne,

Suivi de l'aboîment des chiens; puis, de nouveau,
Tout repose. Sur tout s'étend un froid niveau.
On a battu les blés, pressé les grappes mûres;
Et la terre s'endort, lasse, dans les murmures,
Les ombres, les frissons. Bientôt va régner seul
L'Hiver, squelette noir drapé de son linceul.

Quand naguère, à pareille époque, à pareille heure,
Le long du sentier brun qui mène à ma demeure,
Je regardais flotter sur les toits inégaux
La fumée, en humant l'odeur des bons fagots,
Je pensais aux plaisirs de Janvier, à la joie
Des manteaux de fourrure et des robes de soie,
Aux salons, aux flambeaux, au bal, aux tourbillons
Des valses que cadence un chant de violons,
Aux théâtres bruyants, aux tendres créatures
Mourant d'amour après d'étranges aventures,
Aux ateliers, baignés d'un brouillard violet,
Où l'on cause, en fumant, autour d'un chevalet,
Aux rougeurs du foyer, aux candeurs de la neige...

Aujourd'hui, je revois le grand Paris du siège !

Le deuil de la nature, hélas! me fait songer
Au long deuil que porta la Patrie en danger;
Un coup qui part, évoque en moi les fusillades
Dont le bruit crépitant scanda nos Iliades;
Et quand des flots, au loin, monte un grondement sourd,
J'entends tonner encor le canon du faubourg.

XXXV

AU COIN DU FEU

Le peuplier triste abandonne,
Avec un frisson de langueur.
Ses feuilles en forme de cœur
Au souffle mortel de l'automne.

Tandis qu'au fond des bois, mouillés
Par les pleurs sans fin du ciel pâle,
La bise passe, comme un râle,
Sur les hauts feuillages rouillés,

Ressuscitons le feu dans l'âtre,
Rouvrons Shakspeare, et sur le Nil
Voguons, en attendant l'avril,
Avec Antoine et Cléopâtre!

XXXVI

INTÉRIEUR RUSTIQUE

Les faïences du dressoir
Luisent aux flammes du soir;
L'aïeule file et chantonne
Un vieux refrain monotone;
La mère tricote un bas;
Le père dort; et tout bas,
Le jeune maître d'école
Parle d'amour à Nicole.

On les mariera bientôt
Dans l'église qui, là-haut,
Élève au-dessus des tombes
Sa tour où sont les colombes;
Ils auront de beaux enfants
Qui croîtront à tous les vents,
Fillettes et petits hommes
Aussi joufflus que des pommes.

Toutes les filles n'ont pas
D'irrésistibles appâts;
Les flots et leur perfidie
Prennent à la Normandie,
Hélas! plus d'un fier garçon;
C'est l'éternelle rançon!
Mais, toujours vaillante et grande,
Reverdit l'âme normande.

XXXVII

FEUILLES MORTES

C'est un jour d'octobre très doux.
Dans l'or du couchant qui rayonne,
Là-bas, la colline aux flancs roux
Repose, ainsi qu'une lionne.

Les feuilles mortes, peu à peu,
Bruissent, quand le vent s'élève :
Tels les spectres du passé bleu
Dans un cœur las où flotte un rêve!

— Mais, plein de bruits frais et charmants,
Voici que le moulin secoue
Une averse de diamants
Sous les palettes de sa roue;

Et les beaux enfants du meunier,
S'asseyant sur le pas des portes,
Avec un rire printanier
Se couronnent de feuilles mortes.

XXXVIII

BRUMAIRE

Qui n'a senti le charme de l'automne ?
Qui n'a goûté l'attrait de sa pâleur ?
Le ciel est gris, la mer au loin moutonne :
Le cœur s'emplit d'une douce douleur.

Le jour entier semble un long crépuscule ;
Dans l'air en pleurs, les arbres nus sont noirs ;
Sous le toit bas un feu de fagots brûle ;
Un brouillard flotte autour des vieux manoirs.

Les champs ont pris des teintes sépulcrales.
Près de l'étable où sont les animaux,
Une fumée aux légères spirales
Lentement monte entre les fins rameaux.

C'est un sommeil où l'on promène un rêve ;
C'est un parfum d'ancienne fenaison ;
Dans la tristesse un souvenir se lève,
Comme dans l'ombre un astre à l'horizon.

On n'entend plus le cri de l'hirondelle !
La sève a peur sous le froid qui la mord ;
Tout fait silence ; et, seul, l'amour fidèle
Chante et fleurit au souffle de la mort.

XXXIX

NOËL

Voyant le ciel noir, le sol nu,
Noël vient, avec son cortège,
Semer à mains pleines la neige
Sur les champs, sur le bois chenu.

La neige vole, vole et tombe.
O les légers flocons tremblants !
On dirait des papillons blancs
Ou du blanc duvet de colombe.

Puisque les œillets sont brisés,
Puisque l'hiver bannit les roses,
Nous, près de l'âtre, portes closes,
Chère âme, cueillons des baisers !

LX

MATIN DE LA SAINT-SYLVESTRE

Air froid, ciel gris de fer, pâle nature morte,
Paysage précis et net comme une eau-forte,
Rameaux nus ressemblant aux nerfs d'un écorché :
C'est Décembre ! Où donc est Éros, où donc Psyché?
Dans l'hiver implacable, un chant pourtant s'élève,
Frais, jeune, caressant, pur, léger comme un rêve,
Joyeux comme un rayon et clair comme un ciel bleu,
Fin comme le corail de la bête à bon Dieu.

Subtil comme le fil de la Vierge qui vole;
Et ce chant délicat, plein de candeur frivole,
Ce chant d'une harmonie enfantine, ce chant,
Innocemment malin en ce mois si méchant,
Va, vient, monte, descend, rieur et minuscule,
Comme croît et décroît dans un doux crépuscule
La flûte aérienne ou le tendre hautbois
Dont joue un page vert pour Viviane au bois.

De quelle âme à la fois généreuse et hardie
Vient à nous cette joie en cette mélodie?
Trilby, gentil lutin d'Argail, toi que Nodier
Fit renaître en ce temps brutal et minaudier,
Est-ce toi dont le cœur de nain rit et soupire?
Ami de Prospéro qu'apprivoisa Shakspeare,
Ariel, est-ce toi? N'est-ce pas un de vous,
Dieux enfants, petits dieux délicieux et fous,
Que Virgile et Platon, dans les libres espaces,
Voyaient voler autour des Muses et des Grâces?
Qu'il se nomme! Il aura de moi ce qui lui plaît,
Du miel, du chènevis, des fleurs, des fruits, du lait,

Sur un rustique autel fait d'une pierre creuse,
Ou même dans ma main, s'il n'a l'âme peureuse...
Mais chut! je l'aperçois, notre enchanteur! Il est
Là, sur cet arbre vert. Son nom? Le Roitelet.
C'est, je crois bien, l'oiseau le plus petit de France.
En sa chanson, pourtant, l'immortelle espérance
Vibre; et doux frère ailé du doux enfant Noël,
Il prédit le printemps au vieil hiver cruel.

XLI

LA BELLE AU BOIS DORMANT

Au ciel tout est blancheur, tout est blancheur sur terre.
Il a neigé, neigé. Le clair de lune luit.
A quoi rêvent le Froid, le Silence et la Nuit,
Dans l'immobilité de leur triple mystère ?

Gardent-ils le palais féerique et solitaire
Où, sous les blancs rideaux, loin du jour et du bruit,
La Belle au bois dormant, vierge blanche, poursuit
Son long sommeil, paisible et pur, que rien n'altère ?

La vie a pris l'aspect de la mort : rien n'est beau
Que de la beauté pâle et roide du tombeau ;
Les nymphes sont de marbre et les fleurs sont de givre.

Mais il est en chemin, il vient tout embraser,
Le blond Printemps, par qui l'univers doit revivre
Sous le charme ingénu du magique baiser.

XLII

VEILLÉE

LE CHŒUR

Il fait noir, le vent hurle et gémit, la mer monte ;
Rapprochons-nous de l'âtre et chantons un vieux conte !

UNE VOIX

La blanche Agnès brode un habit de fleurs
Dans une tour, au palais de la reine ;
La blanche Agnès perd son temps et sa peine,
Car ses yeux bleus sont inondés de pleurs.

LE CHOEUR

Chantons, tandis qu'au vent notre toit bas résiste,
Sur un vieil air bien tendre un bel amour bien triste !

UNE VOIX

La reine passe, et, voyant dans la tour
Agnès en pleurs qui sur ses fleurs se penche :
« — Quel mal vous point, Agnès, ma rose blanche,
Lui dit la reine ; est-ce douleur d'amour ? »

LE CHOEUR

Sur l'écueil caverneux la vague aveugle roule ;
Entendez-vous là-bas gronder la grande houle ?

UNE VOIX

« — Hélas ! madame, ayez pitié de moi,
Répond Agnès ; hélas ! je me rappelle
Qu'au loin, jadis, je fus joyeuse et belle ;
Mon père alors était un puissant roi. »

LE CHŒUR

O les élans divins de notre premier rêve !
O les pommiers en fleur ! ô l'Éden où fut Ève !

UNE VOIX

« Un étranger lui demanda ma main ;
C'était, madame, un chevalier d'Irlande ;
Mon père, hélas ! rejeta sa demande ;
Moi qui l'aimais, je suivis son chemin. »

LE CHŒUR

O les parfums mouillés que berce la nuit brune ;
O les silencieux baisers, au clair de lune !

UNE VOIX

« Hélas ! mon père envoya contre nous,
Reprend Agnès, mes quatre vaillants frères.
Les trois plus forts, les trois plus téméraires,
Tombèrent morts, frappés par mon époux. »

LE CHOEUR

Quels écroulements sourds vers les grèves prochaines !
Quels appels déchirants, quels longs fracas de chaînes !

UNE VOIX

« Seul, le plus jeune, hélas ! restait vivant.
Je jette un cri ! le bien-aimé s'arrête,
Le bien-aimé vers moi tourne la tête ;
Un éclair luit, mon frère est triomphant. »

LE CHOEUR

Pourquoi fuir, frêle amour, au souffle de la haine,
Ainsi qu'un voilier blanc que la tempête entraîne ?

UNE VOIX

« Mon frère, hélas ! me prend par les cheveux ;
Sur son cheval, mon frère, hélas ! m'emporte ;
Je veux mourir, mais sans être assez forte,
Et je retombe entre ses bras nerveux. »

LE CHŒUR

Sous l'éperon d'argent de la rude gelée,
La rafale secoue une âme flagellée.

UNE VOIX

« On m'enferma dans la tour du beffroi,
Poursuit Agnès, plus pâle et plus plaintive ;
Puis à des Juifs, comme une humble captive,
On me vendit quand mourut le vieux roi. »

LE CHŒUR

Il neige ! Le ciel râle, et sous de mornes voiles
Il semble qu'en flocons s'effeuillent les étoiles.

UNE VOIX

« Lorsqu'à ma mère, hélas ! on annonça,
Murmure Agnès, que l'on m'avait vendue,
Ma mère, hélas ! descendit éperdue,
Me vit partir, et son cœur se brisa... »

LE CHŒUR

C'est quand l'aube en riant va triompher de l'ombre,
Que la funèbre nuit paraît encor plus sombre.

UNE VOIX

Agnès, hélas ! s'interrompt en tremblant.
Dans ses yeux bleus brille et meurt une flamme ;
Agnès expire, Agnès a rendu l'âme ! —
Sur son tombeau fleurit un rosier blanc.

LE CHŒUR

Roulez, aveugles flots ! hurlez, bises moroses !
Avril et Mai toujours ramèneront les roses.

XLIII

LE RETOUR

Immensité des mers, ports, falaises, troupeaux,
Vergers dont la fleur luit en mai, calmes villages,
Adieu, l'hiver frissonne ! Adieu bois, adieu plages !
Adieu, clochers pensifs entourés de tombeaux !

Adieu, hêtres hantés le soir par les corbeaux,
Vallons où tant de nids chantaient sous les feuillages,
Plateaux nus labourés par les lents attelages,
Flots houleux écumés par les prompts paquebots !

Comme un soldat blessé, qui, près d'une onde pure,
Se repose un moment pour laver sa blessure,
Puis retourne à son rang et remplit son devoir ;

Tel je rentre à Paris en redressant ma taille,
Et reprends dès demain ma place à la bataille
Qu'aux destins ténébreux livre un sublime Espoir.

TABLE DES MATIÈRES

LES MATINS D'OR ET LES NUITS BLEUES

I. Invocation. 3
II. Naissance du Printemps 5
III. *Tout renaît : tu peux éclore*... 7
IV. Les vergers. 8
V. Secret de fleur. . . . 10
VI. A une Parisienne. . . 12
VII. Départ 17
VIII. Forges 19
IX. Paresse. 22
X. Délivrance 25
XI. La stellaire. 27
XII. Aubade. 29
XIII. Heure idéale 32
XIV. Le peuplier. 34
XV. Lever de soleil . . . 36
XVI. Effet de lune. . . . 39
XVII. Au saut du lit. . . . 42
XVIII. Promenade en voiture. 45
XIX. Carillons blancs. . . 48
XX. Dinette au bois. . . 50
XXI. Le baptême des fleurs. 53
XXII. Juin 60
XXIII. Fenaison 62
XXIV. Vénus au ciel. . . . 66
XXV. Vertige. 67
XXVI. Nid de merles. . . . 69
XXVII. New-mown hay . . . 71
XXVIII. Coups d'aile. 74
XXIX. Ruines féodales . . . 76
XXX. Acacias. 78
XXXI. Buissons ardents. . . 80
XXXII. C'est l'heure où s'éteint le bruit.. 82
XXXIII. En plein midi. . . . 84
XXXIV. Marie-Anne. 86
XXXV. La forêt qui rêve . . 88
XXXVI. Cerises. 91
XXXVII. Follets 95
XXXVIII. Repos 97
XXXIX. Juillet. 100
XL. Sonnet galant. . . . 102
XLI. Nuit sans nuages. . 104
XLII. Idylle blonde. . . . 106
XLIII. Publius Virgilius Maro 108
XLIV. Neige d'antan. . . . 109
XLV. L'aïeul 111
XLVI. Champs d'avoine. . . 122
XLVII. Bouquet blanc. . . . 124
XLVIII. Sanctuaire nuptial. . 126
XLIX. Sérénité. 129
L. Madrigal. 131
LI. La métayère. 133
LII. L'ombre étoilée . . . 134

CHANSONS DES CHAMPS

I. Lison 139
II. Ronde des filles à marier 141
III. Ronde du lilas et de la rose. 144
IV. Le petit cœur de Jeanne 146
V. Pâques-Fleuries. . . . 148
VI. La douce chanson. . 150
VII. La marchande de fleurs. 152
VIII. J'aime le nom de ma maîtresse 155
IX. Corbeille de noces . . 157
X. Françoise 160
XI. Nocturne 162
XII. La chanson du meunier 164
XIII. Le chat et la souris. 166
XIV. Prière. 168
XV. Chanson aux petits oiseaux. 170
XVI. Les œillets rouges. . 172
XVII. Le jardin d'amour. . 174
XVIII. Le bénitier 176
XIX. Premiers baisers. . . 177
XX. Aller et retour. . . . 179
XXI. Fleurs animées . . . 181
XXII. Chanson de route . . 183
XXIII. Marton. 184
XXIV. Cœur fidèle. 187
XXV. La Saint-Jean d'été. . 189
XXVI. Sous le dôme vert des grands chênes... . 191
XXVII. Branle normand. . . 192
XXVIII. Nectars. 196
XXIX. Nicole 197
XXX. L'innocente 199
XXXI. Chanson du rêve et de l'amour. 200
XXXII. Fleur-des-blés 202
XXXIII. Ronde pour les filles et les garçons. . . 204
XXXIV. J'ai peur de cueillir la fleur..... 206
XXXV. Ninon et son seigneur. 208
XXXVI. Propos de sainteté. . 210
XXXVII. Séparation. 211
XXXVIII. La Choule. 213
XXXIX. Pluie et soleil. 215
XL. Branle double de Normandie. 217

LA PLAGE ET LA FALAISE

I. Devant la mer. . . . 225
II. Brouillards du matin. 228
III. Sur la côte. 230
IV. Un ancêtre 232
V. La ferme 234
VI. Hirondelle de mer. . 236
VII. Excursion. 238
VIII. Sieste. 245
IX. Pieds nus, la petite bergère. 247
X. Chanson moderne. . 249
XI. Dieppe 252
XII. Eaux douces 253
XIII. Un ruisselet sous les branches 259
XIV. Soir de réjouissance. 261

XV. Paradis perdu. . . . 263
XVI. Rêves marins. . . . 265
XVII. Après la moisson. . . 267
XVIII. Sur la plage 269
XIX. Blanc bonnet 271
XX. Arlette 273
XXI. Harfleur. 282
XXII. Au berger endormi . 285
XXIII. Le sorbier 287
XXIV. Les meules. 289
XXV. Caen. 291
XXVI. Pleurs sans cause. . 293
XXVII. Impressions et croquis 295
XXVIII. Soir d'orage. 302
XXIX. Debout, immobile, à la crête.... 308
XXX. Voix d'enfants. . . . 310
XXXI. Les hirondelles sont parties... 312
XXXII. Les souvenirs. . . . 314
XXXIII. Les veuves 316
XXXIV. Coups de fusil. . . . 318
XXXV. Au coin du feu. . . . 321
XXXVI. Intérieur rustique . . 323
XXXVII. Feuilles mortes . . . 325
XXXVIII. Brumaire 327
XXXIX. Noël 329
XL. Matin de la Saint-Sylvestre 331
XLI. La Belle au bois dormant. 334
XLII. Veillée 336
XLIII Le retour. 342

Sceaux. — Imp. Charaire et Fils.

BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER

11, RUE DE GRENELLE, 11, PARIS

A 3 FR. 50 LE VOLUME

EXTRAIT DU CATALOGUE

POÈTES CONTEMPORAINS

JEAN AICARD

Les Poèmes de Provence. 1 vol.

THÉODORE DE BANVILLE

Poésies complètes. . . . 3 vol.

MAURICE BOUCHOR

Les Chansons joyeuses. . 1 vol.
Les Poèmes de l'Amour et de la Mer. . . . . 1 vol.
Contes parisiens en vers. 1 vol.
Le Faust moderne. . . . 1 vol.
L'Aurore . . . . . 1 vol.

JULES BRETON

Jeanne. . . . . 1 vol.

ALPHONSE DAUDET

Les Amoureuses. . . . . 1 vol.

FÉLIX FRANK

La Chanson d'Amour. . . 1 vol.

EDMOND HARAUCOURT

L'Ame nue.. . . . . 1 vol.

CLOVIS HUGUES

Les Évocations.. . . . 1 vol.

GABRIEL MARC

Poèmes d'Auvergne.. . . 1 vol.

GUY DE MAUPASSANT

Des vers. . . . . 1 vol.

MISTRAL

Mirèio. . . . . 1 vol

FÉLIX NAQUET

Haute École. . . . . 1 vol.

LUCIEN PATÉ

Poésies. . . . . 1 vol

JACQUES RICHARD

Poésies. . . . . 1 vol

MAURICE ROLLINAT

Les Névroses. . . . . 1 vol
Dans les Brandes. . . . 1 vol
L'Abîme. . . . . 1 vol

ARMAND SILVESTRE

Poésies complètes. . . . 1 vol
La Chanson des Heures. 1 vol
Les Ailes d'or. . . . . 1 vol
Le Pays des Roses. . . . 1 vol
Le Chemin des Étoiles. . 1 vol.

GABRIEL VICAIRE

Émaux Bressans. . . . . 1 vol

3761. — Imprimeries réunies, rue Mignon, 2, Paris.